

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1888-89



VOLUME V

# INDEX DU VOLUME V

DU 5 MAI 1888 AU 27 AVRIL 1889

## GRAVURES

### ACTUALITES

Anglais en Egypte, les.....	306
Bouncing, le.....	355
Carnaval de Montréal, le.....	332
Concours de beauté à Turin.....	365
Concours de beauté à Spa.....	210
Conseil des ministres à Paris.....	385
Convoi enneigé.....	309
Coupe de la glace.....	340
Désastre maritime, le Steamer " Geiser ".....	145
Duel Boulanger—Floquet.....	124
Explosion de gaz à Hochelaga.....	34
Exposition de 1889.....	356, 412
Fabrication du sucre d'érable en Canada.....	388
Fête-Dieu à Montréal, la.....	41
Fille et garçon Samoëns.....	335
Guerrier Samoëns.....	334
La Débutante.....	273
L'Empereur d'Allemagne à Rome.....	228-234
Manifestations Boulangistes, Les.....	26
Mariage en ballon.....	193
Pernolet et ses crocodiles.....	252
Premier mai à Montréal, le.....	4
Rois en famille, les.....	281
Suffrage des femmes au Wyoming, le.....	246
Tour Eiffel, la.....	241-245-253-381-404
Travaux de l'exposition universelle, les.....	308
Troubles de Samoa, les.....	329
Une femme médecin.....	300
Voiture à gaz.....	300
Yacht de prairie au Nord-Ouest.....	317

### BEAUX-ARTS

Gar et Ismael dans le désert.....	140
Alerte !.....	218
Amour aux champs, l'.....	114
Amour maternel.....	380
Août.....	116
Au jardin.....	137
Bébé ! m'entends-tu ?.....	89
Cinquantaine, la.....	92
Couronnement de la Vierge, le.....	164
Crucifement, le.....	401

Départ du toit paternel.....	154
Derniers fruits de la saison.....	201
Deux chérubins, les.....	52
Education de St-Louis.....	196
Enfant malade l'.....	345
Frayeur !.....	188
Gomeaux, les.....	12
Janville, Episode de la guerre Franco-prussienne.....	172
Jeanne d'Arc.....	336
Jeune Tambourine.....	257
Juillet.....	76
Juin.....	36
La leçon.....	313
Le jour des morts en Alsace.....	212
Les voilà qui passent.....	122
Madone, la.....	265
Marchande de fruits.....	322
Misère.....	337
Musicienne ambulante.....	377
Notre-Dame du Rosaire.....	244
Nuit sainte.....	269
Pour mon pays !.....	204
Premier arrivé.....	316
Première communion.....	60
Premières fleurs.....	28
Printemps, le.....	20
Portrait de jeune fille.....	49
Rayon de printemps.....	73
Sacré-Cœur, le.....	108
Sainte Lucie et Sainte Apoline.....	288
Semeur, le.....	17
Septembre.....	156
Type de beauté.....	236
Veillée de Sainte Cécile, la.....	292
Villégiature, en.....	100
Visite chez les pauvres, une.....	364

### PORTRAITS

Adelina Patti.....	290
Albani.....	324
Allemagne, l'Empereur d' et son fils.....	57
Autriche, La famille impériale d'.....	348
Benoit, M. Zéphirin.....	222
Boulanger, le général.....	325
Caron, Sir A. P.....	185
Chapleau, hon. J. A.....	177
Crevier, Dr J. A.....	293
Crozes, l'abbé.....	252

Deroulède, Paul.....	393
Desilets, l'abbé Luc.....	349
Eriesson, John.....	382
Eiffel, M.....	333
Etats-Unis, nouveau cabinet des.....	369
Ferdinand de Serbie, le Prince.....	134
Filles de l'Empereur d'Allemagne, les.....	4
Floquet, Charles.....	9
Frédéric III.....	62
Harrisson, madame B.....	276
Harrisson, le président.....	225
Harrisson, inauguration de la présidence de M.....	372
Herbert de Bismark, comte.....	252
Humbert Ier, roi d'Italie.....	180
Jacques, M.....	325
Laguerre, M.....	393
Langevin, Sir Hector.....	169
Laurier, Hon. Wilfrid.....	161
Lavigerie, Son Eminence le Cardinal.....	129
Le Bœuf, Maréchal.....	86
Marguerite de Savoie, reine d'Italie.....	180
McKee, madame J. R.....	276
Moreau, l'abbé Thomas.....	125
Michel, Louise.....	373
Milan de Serbie, le roi.....	132
Morton, Levi P., vice-président.....	225
Nathalie de Serbie, la reine.....	132
Nicolas de Montenegro, le prince.....	148
Pitra, Son Eminence le Cardinal.....	298
Primio-Real, comte de.....	221
Princesse Lœtitia Bonaparte.....	106
Prince héritier de Montenegro.....	148
Richard, Pierre.....	393
Richepin, Jean.....	82
Roland Napoléon Bonaparte, Prince.....	68
Sarah Bernhardt.....	1
Sackville, Lord.....	230
Sadi Carnot, Madame.....	361
Schultz, Mlle Caroline.....	303
Stanley de Preston, Lord.....	58
Tirard, M., Premier Ministre Français.....	375
Victoria, veuve de l'Empereur d'Allemagne.....	66

### VUES, SCÈNES, ETC.

Ange, Petit Jésus.....	389
Bastille il y a cent ans, la.....	84
Bastille, prise de la.....	84
Brandon.....	260

Calgary.....	349
Chasse au Lion.....	349
Chasse en Birmanie.....	349
Château Bigot, ruines du.....	349
Ecole Chinoise, une.....	349
Eglise de Longueuil.....	349
Hôpital Royal Victoria.....	349
La lune vue au télescope.....	349
Lourdes.....	349
Manoir Deschambault, le.....	349
Rocher de Percé.....	349
Saint Sépulcre à Jérusalem, le.....	349
Sainte Sophie à Jérusalem, la porte de.....	349
Sœur Simplicie.....	349
Tour du Manguier, le.....	349
Une peur.....	349

### SCIENCE AMUSANTE

Assiette sur une aiguille.....	1
Chêne dans un verre d'eau.....	1
Enlever 13 allumettes avec une seule.....	1
Equilibre de la tasse à café.....	1
Equilibre de l'œuf.....	2
Jardin d'appartement.....	1
Machine à percer.....	2
Papier électrisé.....	1
Pendu sans corde.....	1
Piano.....	1
Poids de 15 livres.....	1
Poisson magique.....	1
Rotation de la terre.....	2
Voir derrière un mur.....	3

### ZOOLOGIE

Le Casoar.....	11
Le Kangourou.....	11
L'Oiseau Mouche.....	11
L'Opossum.....	11
L'Ornithorynque.....	11
Les Poissons volants.....	31

# TABLE DES MATIERES

## ARTICLES DIVERS

Île noire, l'.....	333
Aimons la reconnaissance, J. U. Brulé, ptre.....	354
ange, Petit-Jésus.....	389
Art grec, l', G. Désaulniers.....	299
Ascension de la tour Eiffel.....	403
Avec Dieu, J. U. Brulé, ptre.....	307
Baby, Hon. L. F. G., J. Hermas Charland.....	391
Beauté, la, Comtesse Laurianne.....	53
Bébé, à, Mirelton.....	279
Bédard et ses deux fils, Pierre, P. Durand.....	195
Belle-mère, la.....	110
Bibliographies.....	407, 411
Billard, le jeu de.....	47, 399
Chahier de chanson, E. Z. Massicotte.....	411
Châtisme matrimonial.....	383
Chausant, tout en, E. Z. Massicotte.....	286
Chauserie, Hermance.....	237
do Marguerite.....	19
Chauserie du soir, Le Chat.....	179
Chausette, Raoul Renault.....	115
Chaque m'ont dit ses yeux, Laurence.....	142
Charité, Jules Lemaitre.....	157
Chasse au lion, A. Lecamp.....	173
Chasses en Birmanie, A. M. de la Bourdonnais.....	205
Chambrette ma, Frédéric.....	278
Cher valier d'Iberville, le, Stanislas Côté.....	13
Chute des feuilles, la, H.....	179
Chronique, Alfred Barbou.....	317
do Catherine Parr.....	331
Chouche Natale, la.....	303
Chouches, les, Gaston P. Labat.....	283
Chouchier millionnaire, le, Varaine.....	149
Comment je devais collaboratrice, Marie-Laure.....	379
Confidences, Marie-Laure.....	339
Connaissances utiles, 22, 55, 70, 91, 111, 127, 143, 199, 231, 247, 351.....	391
Contagiosité de la scarlatine, Dr Ambo.....	295
Coriza des nouveaux-nés, Dr Ambo.....	139
Correspondance, Chs A. Gauvreau.....	262
do Jules de St-Elme.....	363
do Stella.....	69
Crédulité des esprits forts, Jean Plume.....	277, 405
Cuillettes et glanures, J. de St-Elme.....	27, 99
Curiosités scientifiques.....	412
Curiosité, la, J. U. Brulé, ptre.....	195
Césillots, l'abbé Luc, J. E. Panneton, ptre.....	349, 358, 366, 374
Désillusion de mon cousin, Evy.....	182
Dialogue, Le Gougeon.....	407, 411
Dix-huit ans! Paul Durand.....	359
Deux, les.....	320, 322, 344, 360, 376, 416
Défilé, M., Max de Nausouty.....	333
Enfants dans les bois, les, X. Marmier.....	275
Entre-nous, 2, 10, 18, 26, 34, 42, 50, 58, 66, 75, 82, 90, 98, 107, 114, 122, 130, 138, 146, 155, 162, 170, 178, 186, 194, 202, 210, 218, 226, 234, 266, 234, 242, 250, 258, 266, 274, 290, 298, 306, 314, 322, 330, 338, 348, 364, 362, 368, 376, 384, 370, 378, 386, 394, 402, 410.....	131
Entre vous et moi, Hermance.....	11
Épave de 1763, une, G. Edmond Roy.....	219
Espérances de la mort, les, Jules St-Elme.....	347
Éternité, l', J. N. Duquet.....	19
Étymologie: Brésil, 19; Espagne, 27; Portugal, 38; Amérique, 43; Anvers, 51; Albion, 70; Rhodes, 91; Gibraltar, 99; Bretagne, 115; Rimouski, 123; Naples, 134; Corse, 139; Açores, 171; Madère, 238; Jérusalem, 286; Château-Richer.....	383
Fantaisie, L. Gougeon.....	282
Faute australienne, X.....	117
Femme Canadienne, la, Ulric Barthe.....	61
do Rémi Tremblay.....	93
do Marie-Laure.....	307
do Ulric Barthe.....	323

Fermier et l'avocat, le.....	399
Folie, la, Gaston P. Labat.....	379
Frimas et Renouveau, Yrneh.....	310
Frou-Frou, Chs M. Ducharme.....	351
Fumant, en, Raoul Renault.....	131, 146, 155, 198
Gant, pour un, Carlos With.....	229
Gâteau des Rois, Fulbert Dumontel.....	282
Genoux, à, Reine.....	35
Héroïne de Louisbourg, l', Adam Mizare.....	326
Hier et aujourd'hui, Ernestine.....	398
Histoire de loup-garou, une, Eugène Dick.....	190
Histoire d'une hirondelle.....	261
Histoire vraie, une, Mathias F.....	22
Hogarth, Varaine.....	326
Homme et les mondes, l', L. Gougeon.....	187
Honneur aux chauves! Léon Famelart.....	398
Huis clos, a, Hermance.....	242
Invasion française en Angleterre, une, L. Gougeon.....	86
Jésuites, les, Alfred Glevar.....	373
Journée d'aventures, une, Mathias Filion.....	413
Kersaldec, le dernier des, P. Colannier.....	227, 294, 139, 335, 407, 181
Langue française en Canada, la, L. Gougeon.....	38
Leçon de savoir-vivre, Marie.....	70
Leçon d'histoire, Benjamin Sulte.....	341, 351, 357
Ligue des Patriotes, la.....	233
Loi du travail.....	239
Lune est-elle habitée? la, C. Flammarion.....	77, 85, 93, 101, 91
Mangeurs de chair humaine, les.....	339
Manuel de savoir-vivre.....	125, 133, 142
Mao Kergarec (illustré), F. M. Luzel.....	227
Martyr de son nez, Léon Famelart.....	269
Modèle pratique, la.....	301
Monomane, un, Eugène L'Ecuyer.....	267
Montcalm, la dernière lettre de.....	211
Monument Nelson, le, Raoul de Tilly.....	211
Moreau, l'abbé Thomas, U. A.....	269
Mort, la, R. P. de Ravignan.....	53
Nauffrage du Waterloo, le, Jean Alesson.....	403
Noël d'autrefois.....	309
Nos Morts, Reine.....	174
Notre-Dame.....	6
Nuit de Noël.....	59
Obus, l', Maurice Sayde.....	110
Oeufs de Pâques, les.....	69
Orpheline, l', Hermance.....	358
Page d'histoire acadienne.....	37
Pain de la Sainte-Vierge, le.....	372-390
Parole d'un Indien, la, Adam Mizare.....	259
Parents, les, Mathilde Bourdon.....	213
Passant, en, Hermance.....	262
Pauvre Conrad, Mathias Filion.....	382
Pauvre Miline, Varaine.....	286
Paysan canadien, le, Auguste Fortier.....	238
Pensée, L. Gougeon.....	315
Peur! une, Hector Malot.....	222
Petite composition, Pomélie.....	37
Pieux souvenir, J. U. Brulé, ptre.....	367
Plage, sur la, Pierre Jos.....	45
Plumes de corbeau, les, Raoul de Navery.....	335
Poissons volants, les, Louis Beauval.....	203
Premier amour, mon, Mas.....	5, 21
Présent du Roi, le, Samuel Martel.....	282
Prêtre! Jules St-Elme.....	117
Profil parlementaire, Philéas Huot.....	61
Priez pour eux! A. Chevrier.....	93
Promenade.....	307
Promenade à Jérusalem, G. Cautemarque.....	323

Régime du vieillard, Dr E. Decaisne.....	318
Religion et l'Etat, la, Pierre Durand.....	371
Réminiscences, J. U. Brulé, ptre.....	323
Retour au pays, P. Colannier.....	189, 198, 163
Réverie, Laurence.....	163
Révolution Française, simple étude sur la, Paul Durand.....	387
Rupture de banc, Octave Pradelo.....	197
Sainte Agnès, Hermance.....	318
Saint-Jean-de-Dieu, Un Touriste.....	109
Sara, Varaine.....	165
Servantes, les, Hermance.....	221
Sommeil, le, Dr Ambo.....	335
Science amusante, 22, 33, 55, 70, 110, 118, 126, 134, 174.....	283
Sympathies, nos, Irène.....	408
Tempérance, la véritable.....	259
Théâtre français au Canada, le, Léon Famelart.....	245, 254, 381
Théâtre Hayes, Varaine.....	243
Tour Eiffel, la, P. Colannier.....	243
Trappe, la, Gaston P. Labat.....	243

## POÉSIE

A Mgr Edmond Langevin, Chs. A. Gauvreau.....	29
Albani, Gonzalve Désaulniers.....	315
Aimons-nous, René Gigot Dutanel.....	171
Antoinette, A.....	45
Autre pensée de novembre, Adolphe Poisson.....	235
Bébé dort, Napoléon Legendre.....	141
Ce n'est pas pour toujours, R. Chevrier.....	147
Consolation, Marie-Ange.....	69
Décembre, Edouard Pailleron.....	270
Dulcior, René Gigot Dutanel.....	62
En vers, X.....	367
Heures du soir, René Gigot Dutanel.....	107
Heureux moments, René Gigot Dutanel.....	149
Incitation, Frid. Olin.....	319
L'Alouette, (avec musique).....	285
La bataille de Ste. Foye, Rémi Tremblay.....	123
La mort d'un moineau, Clovis Hughes.....	395
La mère de l'épousée, René Gigot Dutanel.....	190
La nuit de Noël, J. B. Caouette.....	277
La presse canadienne, J. B. Caouette.....	291
La Raquetteuse, Fædor.....	355
La saison nouvelle (avec musique), Gustave Pilon.....	71
Le cerf volant, J. Poisle-Desgranges.....	53
Le chant de l'ouvrier, J. B. Caouette.....	323
Le chanvre, Theuriet.....	413
Le couronnement de la Vierge, J. B. de Montmélian.....	166
Le Gladiateur, Auguste Brizeux.....	43
Le mois des morts, J. B. Caouette.....	237
Les vieux nids font pleurer, Godefroy E. Langlois.....	163
Lettre à une absente, X.....	284
L'orage, Mis de St-Lambert.....	115

Ma chambrette rose, R. Chevrier.....	1 <sup>1</sup>
Merci, R. Chevrier.....	37
Nocturne, Jules Gendron.....	331
Novembre, Gonzalve Désaulniers.....	227
Pensée de novembre, Adolphe Poisson.....	219
Pierres précieuses, René Gigot Dutanel.....	259
Poésies posthumes, Victor Hugo.....	67
Printemps, René Gigot Dutanel.....	6
Que disait-elle? J. W. Poitras.....	275
Réflexions et prières, René Gigot Dutanel.....	230
Si j'avais seize ans, Godefroy E. Langlois.....	366
Sœur Simplicie, Emile Grimaud.....	397
Sonnet, Jean Fremy.....	286
Sonnet, Joseph Genest.....	382
Sœurs de France, François Coppée.....	99
Stances, Paul Déroulède.....	91
Sur la mort d'une cousine, Hégesippe Moreau.....	302
Sourire aimé, Junior.....	339

Un rayon de printemps, Jean Rameau.....	75
Vieille chanson, X.....	379

What is life, J. B. Caouette.....	133
-----------------------------------	-----

## USAGES ET COUTUMES

Bals-Soirées dansantes.....	263, 279
Dissection des viandes.....	207
La correspondance.....	223, 239, 247
La poignée de main.....	287
La politesse au foyer.....	295
Le déjeuner.....	199
Le salut.....	311
Les présents.....	135, 143
Les visites.....	7, 23, 31, 63, 79, 103, 111, 127
Variétés.....	320, 344, 352, 360, 368, 376, 392, 400, 408, 416
Veuve Indoue, la.....	319
Vieux papiers, Benjamin Sulte.....	83
Visite à Canton, une.....	54
Vœux sincères, Hermance.....	343
Voyages de bois vert, Chs M. Ducharme.....	107
Voyages de noces, Léon B.....	243

Zola, à Émile, Gaston P. Labat.....	395, 406
-------------------------------------	----------

## ROMANS ILLUSTRÉS

JEAN-JEUDI, L'EXPIATION, GUET-APENS, SANS MERE.....	115
---	-----

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00      Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts      5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 209. — SAMEDI, 5 MAI 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion . . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAME SARAH BERNHARDT, ACTEUR DE « L'AVEU, » REPRÉSENTÉ DERNIÈREMENT À PARIS



# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 MAI 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Choses du passé, par Varaine.—Une promenade à Jérusalem, par Philippe Caumontemarché.—Poésie : Printemps, par Pierre Gigo Dutanel.—Nos gravures.—Le pain de la sainte Vierge.—La mode Pratique, par Consine Jeune.—Usages et coutumes, par Ann Séph.—Choses et autres.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait de madame Sarah Bernhardt.—Le premier Mai à Montréal : Le déménagement.—Les filles de l'Empereur d'Allemagne.—L'église du St-Sépulchre à Jérusalem.—Feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage, de chaque mois.

## LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Le public ne doit pas nous tenir responsable du retard apporté dans la publication des articles couronnés, car nous avons attendu longtemps et les manuscrits et la décision.

Certains concours ont été remis à plus tard faute d'un nombre suffisant de concurrents ou par suite de l'infériorité des travaux.

Nous publierions, le 12 mai, l'article couronné sur d'Iberville.



**U**n aquarelliste de beaucoup de talent Charles Delort, est l'auteur d'un charmant tableau de genre, dont un fac-simile a été publié dans le *Figaro Illustré*, je crois, et que je ne suis jamais las de regarder quand je le trouve dans une maison. Il y en a quelques exemplaires à Montréal, et vous le connaissez peut-être.

Rien de compliqué dans la conception : La grande salle d'un restaurant de nuit à la mode, Bignon, ou le Café Anglais, je ne sais ; les chaises sont couchées sur les tables, pas de verreries nulle part, il est sept heures du matin, l'heure du grand nettoyage quotidien ; au premier plan, un garçon de café et deux Sœurs, deux religieuses, l'une vieille, l'autre une délicieuse tête de vierge ; la première entrouvre un grand, un énorme sac dont le fond repose à terre, le garçon y jette des victuailles de toutes sortes ; la seconde tient une chaudière de taille respectable.

Au fond, par la porte donnant sur le palier de l'escalier, on aperçoit deux jeunes femmes aux toilettes voyantes, riches, trop tapageuses, et deux jeunes gens de la haute gomme.

Vous voyez le contraste des deux plans.

Nous sommes au 25 décembre, jour de Noël, on a réveillé pendant toute la nuit, au café ; les deux religieuses sont des *Petites Servantes des Pauvres* qui viennent chercher les débris de la fête, les personnes qui se préparent à sortir sont deux soupeuses et leurs... amis.

La plus vieille des religieuses, vétérante de la vie de dévouement, n'a rien de bien saillant dans

la physionomie, sauf les rides, sillons de années, elle est sortie des rangs du peuple, d'une famille pauvre ; l'autre, aux traits distingués, portait dans le monde un des plus grands noms de France ; toutes deux servent les pauvres.

Ce tableau est bien conçu, c'est l'œuvre d'un artiste sérieux.

\*\*\* Je l'examinais donc une fois de plus, dimanche dernier, quand un ami me dit :

—Une jolie pensée bien rendue ! C'est un dur métier que de mendier ainsi, et cependant je vois ces femmes le faire tous les jours.

—Comment, vous les voyez ?

—Mais oui, Montréal possède, depuis un an environ, une maison dirigée par les *Petites Servantes des Pauvres* ; elle est située à la Pointe Saint-Charles, rue Forfar, n° 10, et rend déjà beaucoup de services. Au fait, lisez donc l'article que M. l'abbé Bruchési vient de publier dans le *Canada Français*, et vous serez fixé à ce sujet.

En effet, je feuilletai le second volume de cette excellente revue, et je trouvai les renseignements les plus complets sur cette institution.

Partout où elles passent, les *Petites Servantes des Pauvres* laissent dans chaque maison la circonférence suivante :

Cette institution, répandue maintenant dans toutes les parties du monde, vient de s'établir en cette ville, sous le patronage de Monseigneur l'Archevêque. Son but est de procurer un asile, pour le reste de leurs vies, aux vieillards des deux sexes, pauvres ou infirmes, d'un caractère respectable, et âgés au moins de soixante ans. Aucune distinction n'est faite en ce qui concerne la croyance ou la nationalité.

Les Sœurs ont pourvoir au vêtement, à la nourriture de ces vieillards, à les soigner dans leur maladie. A cet effet, elles n'ont pas de revenus, elles ne reçoivent pas de pensionnaires, mais vivent entièrement de charité. En conséquence, elles vont elles-mêmes quêter dans les maisons, les hôtels, les marchés, etc.

Toute sorte de don en argent, vieux vêtements, restes de table, légumes, viandes, est reçue avec reconnaissance et utilisée au profit des habitants de l'asile.

\*\*\* C'est là toute la réclame qu'elles font au nom de la charité, et il est difficile de résister à une demande aussi simple et aussi touchante.

Et notez bien que cette condition d'être absolument pauvre pour obtenir l'entrée de la maison est toujours exigée, et je vous citerai l'exemple suivant :

Il y a un mois environ, deux citoyens vinrent trouver le Dr Laberge, médecin de la ville, et lui dirent que dans une vieille mansarde du Griffintown vivait un vieillard dans ledénûment le plus complet. La maison où il avait trouvé refuge menaçait de s'écrouler sur cette ruine de la vie. Ce qu'il mangeait, on ne le savait guère, mais les jours sans pain devaient être nombreux pour lui, car il sortait rarement, retenu qu'il était par les infirmités et la maladie.

On visita la maison, et l'inspecteur des bâtiments décida de la faire abattre ; mais que faire du vieillard ?

C'est alors que le Dr Laberge pensa aux *Petites Servantes des Pauvres*, et c'est à elle qu'il s'adressa pour prendre soin du malheureux.

Cependant, comme le bruit s'était répandu que ce vieil homme était avare et qu'il devait posséder quelque chose, malgré ses apparences de misère, le médecin en fit part à la Sœur, mais aussitôt il fut arrêté par cette réponse :

—Pardon, docteur, inutile d'aller plus loin, car du moment où cet homme peut subvenir en partie à ses besoins, il nous est impossible de le prendre chez nous ; nos règlements ne nous permettent de recueillir non des pensionnaires, mais des vieillards absolument pauvres.

On ne dira donc pas que ces religieuses ont l'intention de beaucoup s'enrichir.

\*\*\* La communauté des *Petites Servantes des Pauvres* est de fondation très récente, puisqu'elle ne date que de 1841, alors qu'elle a été établie à St-Servan, en face de Saint-Malo, par M. l'abbé Lapaille.

La première religieuse fut Marie Jamet, une pauvre fille du peuple.

L'abbé Lapaille et la Sœur Marie vivent encore et, aujourd'hui, l'ordre comprend 4,000 Sœurs et 254 maisons, répandues dans toutes les parties du monde.

A Montréal, il y a cinq Sœurs ; deux Françaises une Canadienne, une Acadienne, et une Belge.

\*\*\* Une de nos gravures représente une scène de déménagement.

Certes le sujet n'est pas neuf, puisque nous assistons tous les ans à pareille époque à ce transport de meubles qui ne s'effectue jamais sans accident.

Cette fois le désastre est plus grand que de coutume ; il s'agit d'un véritable naufrage en pleine rue et quand on sait que l'opération du déménagement est rarement à forfait, mais à tant l'heure, on peut comprendre le désespoir accentué sur le visage du locataire qui fait transporter ses dieux lares dans un autre lieu.

Le *policeman*, vieux style—car depuis l'avènement du colonel Hughes, tout est bien changé—fidèle à ses habitudes de flânerie, est appuyé sur la balustrade et regarde d'un air narquois cet accident, qui est tout un malheur pour le pauvre propriétaire des meubles.

Déménagez le moins possible, c'est ce que je vous souhaite, devenez propriétaire de l'immeuble que vous occupez, mais de celui-là seulement, c'est là l'objet de mes vœux.

Et si je fais cette restriction, croyez bien que c'est avec intention.

\*\*\* L'homme qui a sa maison, la maison qu'il occupe seul, est respectable à tous les points de vue ; il a prouvé généralement qu'il était économe, sobre, rangé, et qu'il n'avait en vue que le bonheur de sa famille.

Ce propriétaire aime d'ordinaire son prochain et, selon la vieille devise : *donne mercy à faible et force à superbe*.

Quand à l'autre, le propriétaire qui a des locataires, il est parfois bon, mais il justifie souvent aussi le nom de *M. Vautour*, qu'on lui a donné.

M. Vautour, ou Mme Vautour, est une bête malfaisante dont il faut se défier, car il est prêt à tout faire, au nom de la loi, et s'il n'y avait pas les juges pour le mettre parfois à la raison, cet être là ruinerait tous ceux qui entrent en relations avec lui.

A l'aide d'un bail qui lui donne des droits draconiens et que l'on signe, en se fiant à la parole que M. Vautour donne qu'en certains cas, « on s'arrangera toujours bien, » qu'il « n'est pas un tigre, » et qu'il a « du bon sens, » il profite de la plus petite occasion pour faire à son locataire toutes les méchancetés possibles.

Il y aurait quelque chose à faire pour résister aux sauvages attaques de M. Vautour, c'est de se liguier contre lui, de former une association des locataires et de s'entendre pour lutter contre ce fauve.

Je connais des faits inouis qui viennent de se passer, et si l'espace qui m'est réservé n'était pas aussi court aujourd'hui, je vous en citerais quelques-uns, mais je ne le puis aujourd'hui.

\*\*\* Au moment de terminer ma causerie, on me fait observer que LE MONDE ILLUSTRÉ entre aujourd'hui dans sa cinquième année, et que j'écris mon deux cent neuvième *Entre-Nous*.

Je consulte l'almanach, il est du même avis.

Déjà quatre ans écoulés ! Nous voilà donc de vieilles connaissances, d'anciens amis qui, sans nous connaître, nous retrouvons chaque semaine ensemble par l'intermédiaire du journal, qui a réussi au-delà de toute espérance, en dépit du silence que nombre de nos confrères ont voulu faire autour de lui, à ses débuts.

Un jour que Provencher était appelé à faire le premier article, sorte de profession de foi, d'un nouveau journal, dont il prévoyait cependant la fin prochaine, il n'écrivit que dix lignes qui pouvaient se résumer ainsi :

Nous publions aujourd'hui notre premier numéro, et il est utile de dire que nous ne comblons aucune lacune, qu'aucun besoin d'un nouveau journal ne se fait sentir, et que si nous le publions c'est à nos risques et périls. L'achètera qui voudra ; s'il sait plaire à ses lecteurs, il aura du succès, sinon il ira rejoindre la majorité, la grande majorité des journaux tués sous leur propriétaire.

Malheureusement, il n'écrivit que cet article, et le journal sombra bientôt.

LE MONDE ILLUSTRÉ est le seul dont on puisse

dire qu'il a vraiment rempli une lacune, et c'est pourquoi nous disions dans notre premier numéro :

« Le Canada n'a pas de journal de ce genre depuis la disparition de l'*Opinion Publique*, et LE MONDE ILLUSTRÉ vient occuper la place vacante.

« On nous jugera d'après nos œuvres. »

Ce sont nos collaborateurs, écrivains de mérite, qui ont fait notre succès, c'est : Louis Fréchette, Benjamin Sulte, l'abbé Proulx, Faucher de Saint Maurice, Philéas Huot, Remi Tremblay, Stanislas Coté, Gonzalve Desaulniers, J. A. N. Provencher, W. Chapman, Léon Lorrain, Alphonse Christin, George Duhamel, M. J. A. Poisson, Reine, Hermance, J. Hirtz, Anna M. Duval, Chs. Buet, M. Coupal, J. B. Caouette, Marguerita, Ninette, Chs. A. Gauvreau, Paul Colonnier, L. Gougeon, Chs. M. Ducharme, Nérée Beauchemin, Samuel Martel, Pierre Gigo Dutanel, E. Chevrier, Edmond Roy, J. W. Poitras, Varaine, etc.

Merci à tous, merci pour les services qu'ils nous ont rendus, merci d'avance pour leur collaboration future.

Avec une telle armée d'écrivains, et beaucoup d'indulgence de la part du public pour le chroniqueur hebdomadaire, LE MONDE ILLUSTRÉ ne peut que prospérer.

C'est donc avec confiance que je salue cet anniversaire qui m'est cher à plus d'un titre ; aujourd'hui 5 mai 1888, LE MONDE ILLUSTRÉ, que je regarde un peu comme un fil, entre dans sa cinquième année, et Laurence, ma fille aînée a dix ans.

*Leon Lorrain*

## CHOSSES DU PASSÉ

### LE THÉÂTRE HAYES

De nos jours, nous nous plai-sons à croire que nous sommes les vulgarisateurs du théâtre à Montréal, et que sa popularité s'est étendue avec notre génération. Et nous nous disons cela avec orgueil. Eh bien ! c'est une grave erreur, dont la réfutation est nécessaire. Nos pères, gens plus sérieux que nous, aimaient et encourageaient le théâtre, mais un théâtre vrai, moral et instructif. Aussi ont-ils été favorisés des meilleures troupes de comédiens, au talent réel, méritant en tout point d'être encouragés. Ces compagnies n'avaient aucune analogie avec les quelques comparés qui nous visitent hebdomadairement à titre d'étoiles, et que nous allons applaudir, nous ne savons pourquoi. Il y a bien, comme à toutes règles, quelques exceptions, mais hélas ! elles sont si rares. Comme des étincelles, ces artistes brillent un moment, et s'éteignent aussitôt. Dès leur départ, les absurdités qu'on nous joue nous font oublier leur venue. Et ces banalités, ce grotesque, appelés à grands cris par notre goût corrompu, et étalés sans pompe à nos yeux troublés, nous procurent un vague plaisir que nous voudrions en vain analyser. A quoi est-ce dû ? Et mon Dieu ! à cette antipathie prononcée pour le vrai, le beau, le bien même. Cela tient aussi à ce que nous écoutons trop la réclame qui nous fait prendre le cuivre pour l'or. Si ce triste état de chose continuait de la sorte, nous ne nous tromperions guère, en prédisant la chute du théâtre. Le public, lassé du stupide, en sera le proclamateur. D'aucuns diront tant pis, d'autres ajouteront tant mieux.

Nous ne nous prononçons pas, laissant à chacun son opinion.

\*.\*

Le premier théâtre à Montréal fut construit en 1825, par souscriptions publiques, sur la rue Saint Paul, à l'est de l'église Bonsecours. Son coût était de \$25,000 près. Il était en brique et en bois. La scène étant par trop petite, on y joua tout d'abord des comédies proverbes ne nécessitant presque pas de mise en scène ; puis comme les écus entraient à flots dans la caisse des recettes, l'opéra-théâtre s'agrandit. On posa un beau et large rideau, on fit peindre de nouveaux décors, et, pourvus de tout, les amateurs du temps jouèrent des drames noirs à grands effets. Et Dieu sait

comme les drames noirs étaient de vogue en ce temps-là. M. Molson, le principal actionnaire, voulant augmenter la popularité du « Théâtre Royal, » fit venir de l'étranger de bonnes troupes qui rendirent à perfection, dit la chronique d'alors, les chefs-d'œuvres représentés sur les grandes scènes d'Europe. Mlle Calvé, avec une compagnie choisie, vint débiter à Montréal, sur les planches du Royal. On sut reconnaître son mérite, et on sut l'apprécier. Le Royal devint par la suite une place fashionable où la fleur de l'aristocratie montréalaise et étrangère allait applaudir des artistes réels qui interprétaient dignement les chefs-d'œuvres des grands maîtres. Les succès s'ajoutèrent aux succès, et la renommée du théâtre tendait encore à croître davantage, quand un incendie terrible, le réduisit en cendres en 1848.

Tous furent navrés de ce désastre.

« Pauvre théâtre ! exclamait-on, on s'y amusait tant. » Puis, que pouvait-on faire maintenant ? Comment faire écouler ces longues soirées d'hiver ?

Autant de questions, s'ajoutant à un même nombre d'exclamations dictées par l'ennui. Et cela se faisait journellement depuis tantôt deux ans, quand un rumeur courut par toute la ville, allant à dire que M. Hayes, riche résident de Montréal, ferait construire sous peu, à ses propres frais, un théâtre qui rivaliserait avec ceux d'Europe par sa grandeur et sa magnificence.

En effet, neuf mois après la circulation de cette rumeur, un magnifique monument fut élevé rue Notre-Dame, à l'endroit où est maintenant le clos vacant situé à côté de l'hospice Saint-Charles. Ce fut l'habile entrepreneur canadien, Augustin Laperge, qui le construisit.

La façade de cette bâtisse était en pierre sculptée ; les côtés et l'arrière-partie en briques Dumais, importées expressément d'Ecosse.

Sa longueur à l'extérieur était de 135 pieds, et son front de 65 environ. A l'intérieur il y avait trois galeries, des loges de face, de côté, d'avant-scène et même des baignoires. Son jeu de scène, un des meilleurs en Amérique était évalué à 40,000 dollars. Seul, le rideau, peint par un Italien du nom de Mantani, coûtait \$6,000.

C'est à ce théâtre que les Ravels et les Martini, célèbres pantomimistes, s'illustrèrent au Canada. Composée de 126 acteurs tous venus d'Europe, cette compagnie joua à Montréal pendant trois longs mois. Tout l'hiver ! chose qui certes ne s'était jamais vu, et ne se verra jamais.

Les danseuses Viennoises, au nombre de 60, et le grand orchestre allemand de 38 musiciens, qui les accompagnaient, reçurent aussi des ovations enthousiastes.

C'est aussi sur cette même scène que madame Laborde, cantatrice française, élève distinguée du conservatoire de Paris, se fit entendre.

C'est elle qui provoqua une émeute à l'hôtel Donegana en chantant la Marseillaise. Les esprits étaient fort montés dans ce temps. En entendant ce chant sacré, si patriotique, si sublime, les Anglais se crurent insultés, et firent du bruit. Les Canadiens voulurent faire silence. Ceci causa l'émeute. On se battit, et pendant le tumulte, les Teutons coupèrent les tuyaux à gaz.

L'hôtel prit feu et fut détruit une heure après.

Depuis quelques semaines le « Théâtre Hayes » avait fermé ses portes afin de faire quelques réparations à la scène. Le public s'ennuyait à mort. Avoir du mouvement, du rire, de la joie, de l'enthousiasme, pour tomber soudain dans un silence profond, une vie inerte, c'était pénible n'est-ce pas ? (\*)

Chacun à grands cris redemandait la réouverture, et surtout les nombreux officiers qui tenaient garnison en cette ville.

Et ce fut avec un sujet de contentement général, quand un matin, les habitants de la ville se réveillant, virent collées sur les murs, les pans de maisons et même sur les portes de certains édifices publics de grandes affiches colorées, où de grosses lettres noires, en vedette, annonçaient ainsi :

ADRIEN ! ADRIEN ! ADRIEN !

Jouera ce soir au Hayes.

QUE TOUS S'Y RENDENT !

(\*) Ces réflexions ne sont pas de nous, elles sont puisées dans l'*Avenir*, journal du temps.

Ce « que tous s'y rendent » n'était aucunement nécessaire. Dès sept heures, nous n'entendions que les ouvriers crier sur toutes les gammes de la voix : *Standing room only*.

Inutile de dire que les applaudissements du public, applaudissements longtemps préparés, ne firent pas défaut au grand magicien.

Mais Adrien était ambitieux ; il voulait du succès, toujours du succès. Content de sa première il fut, mais il souhaita ou plutôt voulut une seconde aussi bonne, une troisième meilleure.

Il résolut de monter sa popularité au dernier degré, et par là rester longtemps dans sa chère ville, chère parce qu'elle lui rapportait beaucoup sans doute ?

Donc, aidé de son art et de la réclame, il réaliserait son rêve.

Un matin—c'était le lendemain de sa première, le 28 avril—les nombreux commerçants et acheteurs du nouveau marché Bonsecours virent venir le père Homier, un de ces Canadiens comme il n'en existe presque plus, hélas ! l'églant ses pas méthodiques sur ceux de l'homme noir d'hier soir. Ce fut le comble de l'étonnement. Les commerçants en avaient la berlue. Poursuivis par la curiosité plusieurs suivirent les deux hommes. Près du pércystil, le magicien s'arrêta, le père Homier et la foule aussi. Adrien s'avance vers une revendeuse.

—Combien vos œufs ? dit-il.

—Oh ! mon monsieur, fit la vieille marchande, seulement quinze sous la douzaine. Et c'est qu'ils sont frais. Les poules ont pondu hier.

—Bien ! dit Adrien, je vais en prendre une demi-douzaine. Mais diable, reprit-il en mirant un œuf au soleil, ils ne sont pas frais.

—Pas frais ! répondit la vieille au comble de l'étonnement.

—Non ! je vois du brouillé, dit le magicien.

Puis cassant un œuf, un louis d'or tomba sur le pavé.

—Que vous disais-je ? Mais pristi, je les aime mieux comme cela. Je vais prendre toute votre marchandise.

—Ah ! pour ça, non dit la marchande qui, pendant la scène, était devenue blanche, rouge, puis noire, enfin presque arc-en-ciel, vous n'aurez rien, rien de rien... rien !

Furtivement, elle plaça sa boîte aux œufs dans une voiture aussi vieille qu'elle, et le cheval partit.

La foule, qui avait compris le tour, la suivit, et la vit au fond d'une cour casser tous ses œufs, avec des marques d'étonnement, s'accroissant degré par degré. Elle trouva du jaune... mais du jaune liquide.

Adrien, à la connaissance de tous, fit parvenir à la vieille une pièce de vingt francs, prix très élevé pour sa marchandise.

Ce fait fut rapporté partout. On en parla même dans les campagnes.

La presse s'en empara avec mille détails, la plupart faux, mais il appert qu'Adrien les accepta de tout cœur.

Le soir du même jour, le théâtre fut trop petit pour contenir la foule.

Le magicien joua au Hayes trois semaines durant.

Les anciens se rappellent encore de lui, et c'est de l'un d'eux que nous tenons ce fait authentique.

Deux mois plus tard, le feu, qui ravagea le fanonng Québec, en 1852, réduisit en cendres cette magnifique salle, comptée alors comme une des sept merveilles de Montréal.

Les seules choses sauvées du désastre furent le rideau et une partie d'un décor qui avait servi à la troupe des Ravels.

VARAINE.

## NOS PRIMES

### QUARANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le quarante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'avril), aura lieu SAMEDI, le 5 MAI, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entree libre.

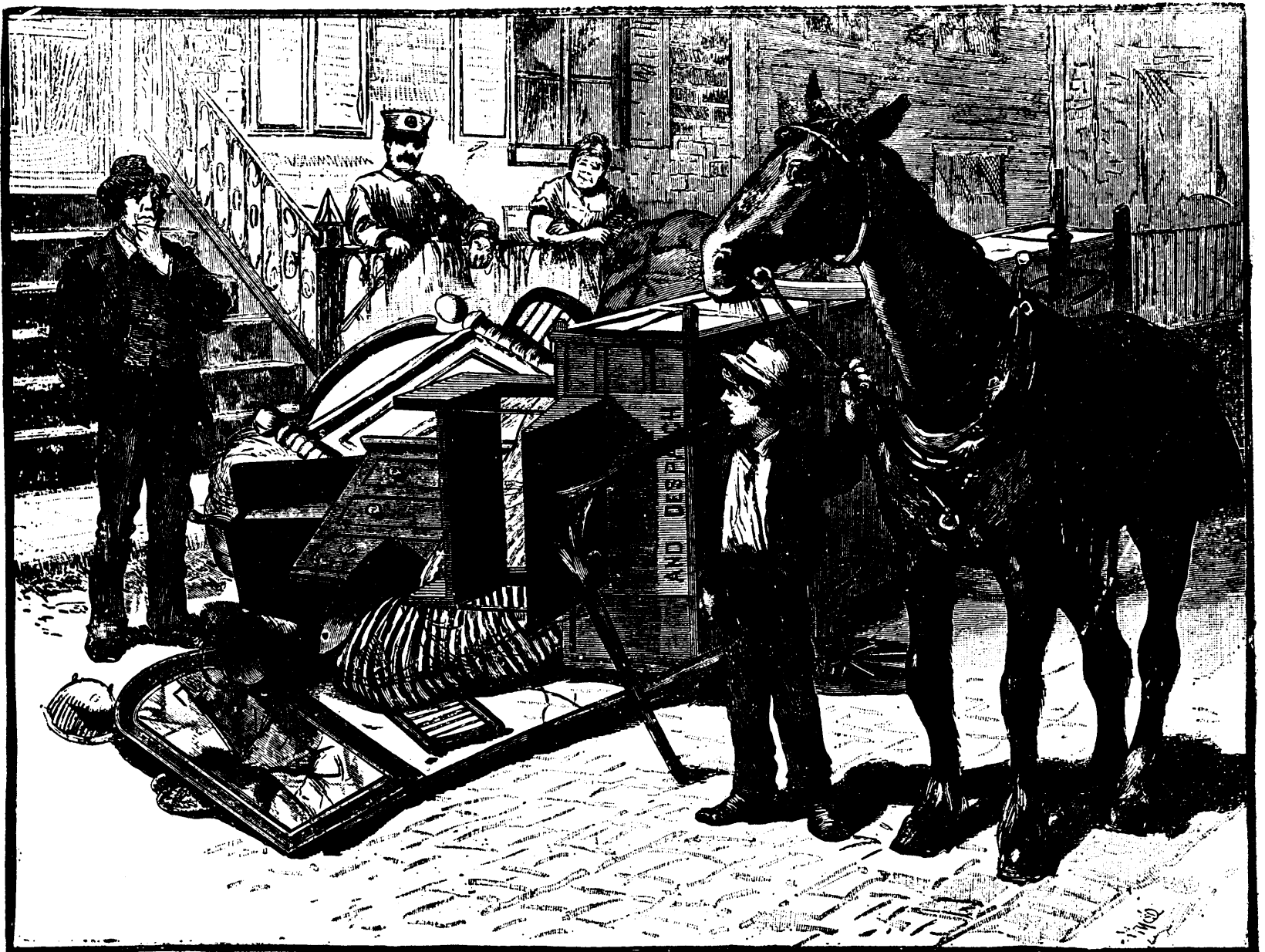


Princesse Sophie

Princesse Victoria

Princesse Marguerite

LES FILLES DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE



LE PREMIER MAI À MONTRÉAL. — LE DÉMÉNAGEMENT : NAUFRAGE !



A TRAVERS LE MONDE

UNE PROMENADE A JÉRUSALEM

**PRÈS** le déjeuner, qui ne se distingua par rien de bien tranché du dîner de la veille, sauf par l'absence de quelques excursionnistes matineux et de quelques voyageurs au terme de leur séjour, nous partîmes donc pour l'église du Saint-Sépulcre, l'édifice pour lequel non seulement le chrétien, mais le voyageur quelconque de passage à Jérusalem, réserve invariablement sa première visite.

On était, j'ai peut-être oublié de le dire, bien que ce fût précisément la raison déterminante de mon voyage à Jérusalem, on était au commencement de la Semaine Sainte, et il y avait dans la ville du Sépulcre 15,000 pèlerins venus de tous les points du monde pour prendre part aux fêtes religieuses de cette époque sacrée, outre 4 à 5,000 flâneurs venus principalement pour voir les pèlerins ; aussi les hôtels étaient-ils pleins, et sans les précautions que j'avais prises, eussé-je couru le risque d'être laissé sur le pavé. La ville regorgeait de monde, et à l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre on ne pouvait plus se tirer de la foule. une fois qu'on y avait pénétré.

Le parvis est d'abord encombré d'une horde de hideux mendiants et d'une bande de marchands de chapeliers et de médailles fournis pour la plus grande partie par les voyageurs des fabricants d'objets religieux français, qui ont bien soin de les approvisionner pour cette époque. Sous le porche, un poste de soldats turcs, fumant et buvant du café accroupis sur un divan, assistent au défilé des chiens de chrétiens d'un air d'indifférence méprisante, affectant de n'en voir.

—Tiens, dis Turcs, dis-je, des Turcs dans l'enceinte d'un temple chrétien ! Qu'est-ce qu'ils ont à faire là ?

—Turcs, répondit le drogman avec la lente gravité d'un homme qui cherche les mots. Turcs gardent portes, ont les clefs.

—Ils ont les clefs du temple ?

—Oui, et puis gardent chrétiens, chrétiens religieux plusieurs ; empêcher se battre.

—Comment ! empêcher les chrétiens de se battre ?

Mais je n'insistai pas. car il me revint à propos en mémoire que l'enceinte de l'église du Saint-Sépulcre avait été plusieurs fois profanée par des querelles et des luttes scandaleuses entre chrétiens de diverses confessions. Il est certainement humiliant pour un chrétien de reconnaître le fait, mais il n'est que trop vrai ; sans la vigilance des soldats musulmans, ces luttes honteuses se renouveleraient fréquemment.

Il n'y a pas moins de cinq Eglises, ou confessions, abritées par les murs du Saint-Sépulcre : les Grecs, les Latins ou Romains, les Arméniens, les Syriens et les Abyssins. Les Grecs ont le temple le plus spacieux, dans lequel on voit en chaise d'une richesse extraordinaire ; ils ont de plus, au Golgotha, l'emplacement sur lequel s'éleva la croix de Notre-Seigneur et même le trou où elle était plantée. Les catholiques romains,

beaucoup plus pauvrement établis. n'ont que l'emplacement des croix des deux larrons suppliciés en même temps que Jésus. Les Arméniens n'ont qu'une chapelle souterraine, pauvre et sale. Les Syriens et les Abyssins se contentent de caveaux absolument obscurs et sordides... Mais n'anticipons pas...

La façade de l'église du Saint-Sépulcre, à double portail flanqué de colonnes de marbre à chapiteaux byzantins et surmonté de deux fenêtres en ogive, est fort belle. L'église proprement dite, c'est-à-dire la rotonde, y compris la chapelle de l'onction, qui en est comme le vestibule, se trouve à gauche, après avoir dépassé le poste turc de quelques pas seulement. Le Saint-Sépulcre se trouve au centre de la rotonde, dans une petite chapelle de forme hexagone : c'est, comme on sait, une grotte taillée en plein roc et qu'auraient découverte les ouvriers de l'empereur Constantin. Cette chapelle est précédée d'une autre, la chapelle de l'Ange, aux murs revêtus de marbre et où apparaissent, le Samedi-Saint, les flammes

fois. Du reste, la chapelle ne mesure, elle-même, que 7 pieds de long sur 3½ de large, et peut admettre à peine une demi-douzaine de personnes bien serrées. Pour comble de complications, c'est la tête la première, et baissée, que se précipitent dans le tabernacle ceux dont le tour est enfin arrivé, et c'est dans le sens opposé que se présentent ceux qui veulent en sortir : il en résulte des collisions désagréables, grotesques même ; en ce lieu où un sentiment de vénération profonde devrait tout emporter, les accents d'impatience et de colère se croisent à chaque instant, sans parler d'un assez fréquent échange de hoïons.

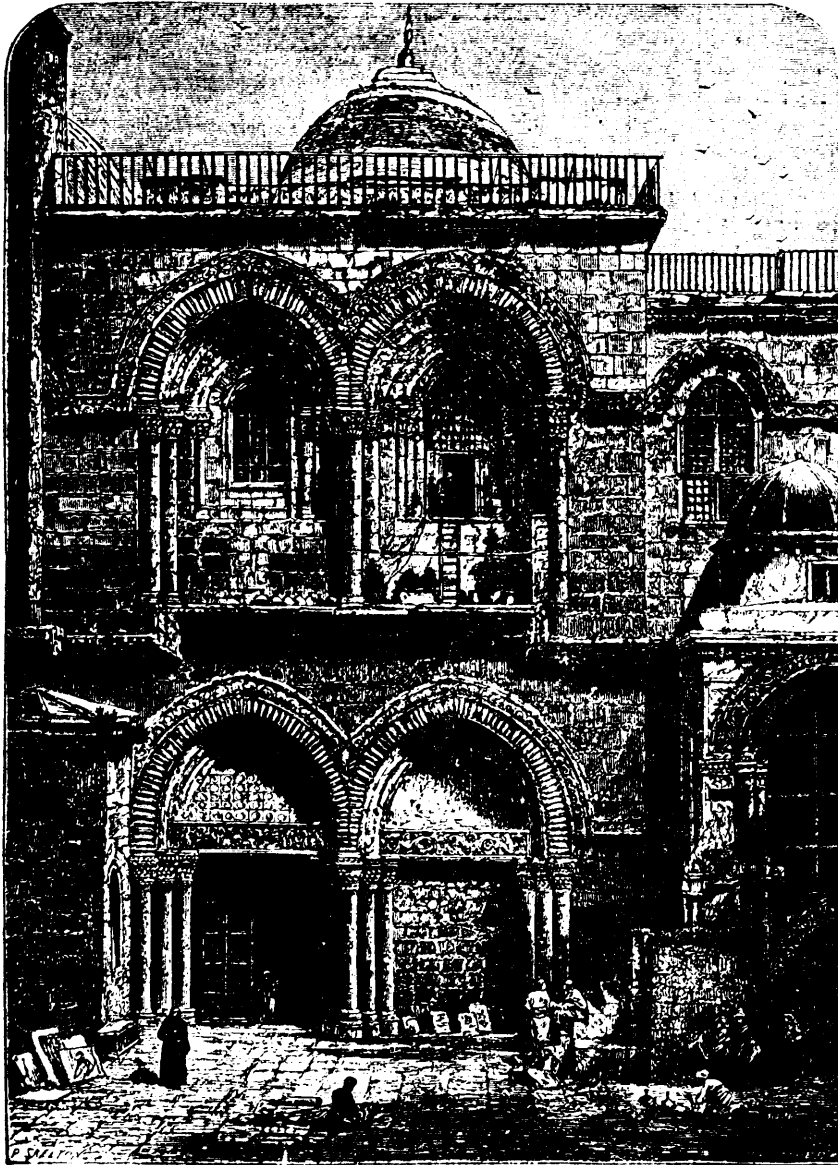
Inutile de dire qu'en présence de difficultés si nombreuses et si répugnantes, j'eusse renoncé à entrer dans le sanctuaire et cherché sans plus tarder le moyen déjà assez chanceux de gagner la cour. Mais mon drogman, peu chargé de scrupules du genre de ceux qui m'auraient retenu, entra bientôt en lutte ouverte avec les allants et venants, tirant ceux qui voulaient entrer pour les rejeter en arrière, repoussant violemment à l'intérieur ceux qui voulaient sortir ; de sorte que le passage à la fin se trouva libre une demi-minute, ce qui nous permit de nous précipiter tête baissée dans la petite chapelle du Saint-Sépulcre.

Le plafond du sanctuaire, soutenu par des colonnes de marbre, est percé d'une sorte de cheminée d'appel, pour le dégagement de la fumée de quarante-trois lampes qui y brûlent sans cesse ; aux murs sont accrochés des tableaux, des bas-reliefs et divers ornements dus à la libéralité des pèlerins des diverses confessions. A droite, en entrant, se trouve le tombeau du Christ ; ce n'est plus une grotte creusée dans le roc, mais un banc de marbre de six pieds et demi de long. Le tombeau était entouré de gens prosternés, dans l'attitude de la foi la plus vive et de la plus complète prostration, priant et gémissant ; et ils avaient de quoi gémir, sans doute, sur leurs crimes passés. ceux qui, ayant probablement terminé leurs dévotions, se levèrent à notre approche et, après avoir baissé le marbre du tombeau avec ferveur, se dirigèrent vers la sortie ; car ils exhibèrent de ces faces de bandits grecs qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois ou dans le voisinage de l'Acropole.

Il fallut bientôt songer à sortir nous-mêmes de ce lieu sacré, et vous savez déjà comment : à reculons et ployés en deux, je tentai le passage à plusieurs reprises avec l'insuccès le plus honteux, la

tête des arrivants me repoussant violemment à l'intérieur à chaque nouvelle tentative. Je parvins cependant à le forcer, mais seulement, l'avourai-je quand, perdant toute patience et tout souvenir du lieu où je me trouvais, la colère vint à mon aide, déculpant la force de mes moyens de persuasion.

Nous visitâmes ensuite le Calvaire, où conduit un passage partant de l'église grecque. C'est là que se trouvent la chapelle de l'Élévation de la Croix, renfermant le trou dans lequel était plantée la croix de Jésus, et qui est garni d'argent ; la chapelle du crucifiement et celle de Notre-Dame des Sept Douleurs, appartenant aux Latins. Nous vîmes encore le jardin où Jésus ressuscité apparut aux saintes femmes ; l'endroit où chanta le coq et où saint Pierre renia son maître ; et derrière la chapelle des Syriens, les tombeaux de



L'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem

miraculeuses de la fabrication des prêtres grecs.

Pour pénétrer en ces lieux, un jour de semaine sainte, il ne faut pas manquer de résolution, je vous assure, et craindre de jouer des coudes. Après plusieurs tentatives infructueuses, malgré le sang-ne imperturbable du drogman, nous réussîmes à pénétrer dans la chapelle de l'Ange. Là, pressés comme harengs en caque, au milieu d'une agglomération de pèlerins Abyssins, Candiotes, Coptes, Arméniens, etc., d'une saleté non équivoque et répandant une odeur sui generis qui prenait à la gorge et montait à la tête en éliminant la manifestation inquiétante des premiers symptômes de l'asphyxie, nous dûmes attendre le moment opportun pour pénétrer dans le sanctum sanctorum, où donne accès une baie unique, haute de 3½ pieds, tout au plus, et juste assez large pour donner passage à une personne à la

Nicodème et de Joseph d'Arimatee. Il n'est pas une parcelle du terrain sur lequel s'élevèrent les constructions hétérogènes et les ruines réunies sous la dénomination d'église du Saint-Sépulchre, de ces ruines et de ces constructions mêmes, qui n'ait été le prétexte de disputes entre les plus puissantes confessions de la chrétienté car les autres, telles que les Abyssins et les Coptes, sont trop humbles et trop faibles pour se permettre de disputer quoi que ce soit à leurs orgueilleuses rivales.

En revanche, le mont des Oliviers, le jardin de Gethsemani, près de la cité, au delà du ci-devant torrent du Cébron, où Jésus laissa reposer ses disciples tandis qu'il se retirait pour prier seul; le versant de la colline où l'ange lui apparut et où Judas le trahit; Béthanie où Jésus ressuscita Lazaire, et qui est à « quinze stades » de Jérusalem; le sentier par lequel il se rendit à la ville, monté sur un âne, aux acclamations de ce même peuple qui devait peu après lui préférer Barrabas; tous ces lieux, les lieux saints véritables et authentiques de Jérusalem, Grecs et Latins ne se les disputent point; il n'y a nul besoin de les faire garder, en conséquence, par des soldats turcs; ils sont presque complètement délaissés par les pélerins, et demeurent à peu près déserts même pendant les fêtes de la semaine sainte et de Pâques.

Après dix minutes passées à l'hôtel, au sortir de l'église du Saint-Sépulchre, nous nous dirigeâmes, sur ma demande, vers le mont des Oliviers. Du versant occidental de la colline, nous voyons s'étendre sous nos yeux les murs de la cité sainte, enjambant une suite de collines formant une chaîne irrégulière. Voici à gauche la montagne de Sion et le quartier des Juifs. En face, c'est le mont Moriah, sur lequel s'éleva le temple de Salomon, détruit par Nabuchodonosor, et où s'élève aujourd'hui le Haram-ech-Chérif, ou Lieu saint des Musulmans, l'endroit le plus important de Jérusalem après le Saint-Sépulchre, mais dont il nous est impossible de détailler toutes les magnificences, et de faire plus que de citer les deux édifices principaux, qui dominent tous les autres: la coupole du Rocher, communément « mosquée d'Omor », et la mosquée el Aksa.

Cependant, la nuit avait presque subitement succédé au jour. Nous redescendîmes la colline pour regagner la cité, par un chemin assez court, mais traversant tout un monde de souvenirs inoubliables. A gauche, la vallée de Josaphat, la vallée de la Résurrection, semée de pierres tombales plates, basses et lourdes, sur lesquelles on peut suivre encore des traces d'épigraphes hébraïques fort maltraitées par le temps; à droite, le mont des Oliviers, encore couvert d'oliviers aujourd'hui; le Jardin de Gethsemani, qui n'est plus guère qu'un jardin potager bourgeoisement entouré de murs, et au milieu duquel végètent tristement quelques vieux oliviers. En gravissant la pente du mont Moriah, nous arrivâmes enfin à la porte Saint-Etienne, d'où part la *Via dolorosa*, en face de l'entrée du Haram. En quelques minutes nous avions atteint l'hôtel.

Cette première journée de mon séjour à Jérusalem avait été bien remplie. Je dois dire toutefois que je n'en étais qu'à demi satisfait. Ma promenade au mont des Oliviers, par exemple, d'où j'avais rapporté de beaucoup la meilleure impression, avait été trop courte et ne m'avait permis qu'un coup d'œil trop superficiel. Je me promis bien de la renouveler. Quant à retourner au Saint-Sépulchre, sans y renoncer, je remis la chose à cette époque vague et incertaine, connue sous le nom « d'une autre fois, » c'est-à-dire à des temps plus calmes, et privés de la présence de cette foule pressée et odorante de pèlerins multicolores et animés d'une ferveur gênante.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

(A suivre)

Les Anglais vont entreprendre une expédition polaire au pôle Sud, où les glaces sont beaucoup plus épaisses et les difficultés navales beaucoup plus grandes qu'au pôle Nord. Ce sont les colonies Britanniques de l'Australie, y compris la Nouvelle-Zélande, qui feront les frais de l'expédition, évalués à 50,000 livres sterling.



## PRINTEMPS

Salut ! ô brise printanière,  
Salut ! printemps toujours si beau,  
Tu viens sourire à notre sphère,  
Tendre saison du renouveau !

Mai transforme la terre entière,  
Dans l'eau, dans l'air, tout est nouveau ;  
Les fleurs embument l'atmosphère,  
Plus pur est le divin flambeau.

Le ciel est bleu, la terre est belle,  
La nature se renouvelle,  
Se fait admirable en tout lieu.

Ses voix proclament en cadence  
Les soins de votre Providence :  
De vos bienfaits merci, mou Dieu !

PIERRE GIGO DUTANEL.

Montréal, mai 1888.

## NOS GRAVURES

M<sup>me</sup> SARAH BERNHARDT

M<sup>me</sup> ADAME Sarah Bernhardt ne se contente pas d'être une tragédienne hors ligne; ce beau titre à l'admiration de ses contemporains ne paraît pas lui suffire. En effet, tout en poursuivant le cours de sa triomphale carrière, elle n'a jamais négligé une occasion de glaner çà et là les succès supplémentaires que ses rares et diverses aptitudes lui permettent d'ambitionner.

Tout à tour, elle s'est révélée peintre de mérite, sculpteur original, écrivain humoristique, et chaque fois que l'incomparable et grande artiste a risqué une tentative nouvelle, elle en a été récompensée par la grande faveur que le public réserve à tout ce qui la touche, à tout ce qui émane de cette étrange et sympathique personnalité qui tient une si large place dans notre théâtre moderne.

Nous avons aujourd'hui Sarah Bernhardt auteur dramatique, et son nom lancé aux nombreux spectateurs qui ont assisté à la première de *L'aveu*, représenté à l'Odéon de Paris, a été chaleureusement acclamé.

Le cadre de notre journal ne nous permet pas de faire un compte-rendu de cette pièce émouvante, et nous nous bornerons à signaler à nos lecteurs le magnifique portrait que nous leur offrons dans ce numéro.

Le crayon délicat et charmant du peintre G. Vuillier a rendu avec un art consommé l'étrangeté séduisante de ces traits finement modelés et l'inoubliable expression de cette physionomie où se reflète avec tant de souplesse et de variété toute la gamme des passions tragiques dans leurs nuances les plus ténues aussi bien que dans leur plus extrême intensité.

## LES FILLES DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

L'air bien portant, toujours par voies et par chemins, la mine peu éveillée mais très accueillante, les filles de l'empereur d'Allemagne ont le type caractéristique d'anglaises en voyage.

Leur taille élancée, leur costume très serré, ne contribuent pas peu à produire cette impression. La princesse impériale est d'une taille au-dessus de la moyenne: elle est un peu grosse, mais bien prise, très vive, très remuante. Son teint est d'une fraîcheur et d'un éclat extraordinaire; aussi porte-t-elle constamment une voilette pour le conserver.

Mise également avec une extrême simplicité, elle porte une jupe gris mastic, un veston de drap noir, un chapeau de feutre rond garni de plumes blanches et grises.

Détails particuliers: elle ne sort jamais sans son en-cas et possède des jarrets d'acier. C'est au point que son secrétaire particulier, le comte Steckendorff, incapable de la suivre dans ses courses, en est réduit à chercher des prétextes pour ne pas l'accompagner dans ses promenades.

## LE PAIN DE LA SAINTE VIERGE

LÉGENDE

Le père du petit Jacques était mort de misère. Six mois après, sa pauvre mère le suivit, épuisée de privations et de chagrin.

— Adieu, mon cher petit, je ne regrette que toi sur la terre. Sois bien sage, nous nous retrouverons au ciel.

Et il était resté tout seul en ce monde. Il n'avait que six ans.

Un jour, il mit de côté la moitié de son pain et le déposa aux pieds de la statue de la sainte Vierge en lui disant: « Mangez sans crainte, bonne sainte Vierge et bon Jésus, je n'en prive personne; c'est sur ma part que je vous donne cela, et je vous promets de vous en apporter autant tous les jours. »

Quand il revint, le pain n'était plus là.

L'enfant, tout heureux que son offrande eût été acceptée, recommença chaque jour, et chaque jour le pain disparaissait.

Mais, au bout d'un certain temps, Jacques s'aperçut que sa chère statue n'avait pas perdu sa triste apparence et que, vraiment, elle n'engraissait pas du tout.

Il s'en plaignit à M. le curé.

— Voilà bien des jours que je partage mon pain avec la sainte Vierge de l'église, dit-il. Cette pauvre sainte Vierge est si maigre! Elle n'a pas l'air de se mieux porter pour cela. Qu'est-ce que cela veut dire? Je croyais qu'elle était malade de faim.

— Mais la statue de la sainte Vierge ne peut manger ton pain.

— Si, elle mange tout ce que je lui apporte.

Le curé, fort étonné, résolut d'éclaircir ce mystère. Il dit à Jacques d'offrir son pain à la sainte Vierge, comme à l'ordinaire, et lui-même, dissimulé dans l'ombre d'un confessionnal, qui était placé en face de la statue, se mit à surveiller en priant.

Jacques avait quitté l'église depuis quelques temps déjà et le silence n'était troublé que par les bruits lointains de la campagne, lorsque le bon curé entendit un pas furtif. Il aperçut un petit garçon, fort pauvrement vêtu, qui s'avançait craintivement; arrivé devant la statue, l'enfant se saisit du pain déposé aux pieds de la sainte Vierge, le baisa, et le cachant sous ses haillons, il allait s'en retourner, quand le curé sortit de sa cachette et l'arrêta. Alors le petit tout tremblant:

— Monsieur le curé, je ne suis pas un voleur. Je viens prendre tous les jours le pain que la sainte Vierge me donne.

— Comment sais-tu que la sainte Vierge te donne ce pain?

— On m'avait repoussé dans plusieurs fermes, et j'allais mourir de faim. Je suis entré dans l'église et j'ai bien prié la sainte Vierge de me donner à manger; elle ne m'a pas chassé, elle, la bonne mère... Et levant les yeux, j'ai vu près d'elle un morceau de pain... Elle m'en envoie tous les jours autant.

Jacques avait vraiment nourri Dieu dans la personne du pauvre et trouvé le chemin du ciel.

**La Religion.**— Qu'est-ce que la Religion? une philosophie sublime démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la Divinité, et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience, qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Être-Suprême un père; la religion du cœur, la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale, et dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du Ciel. — Le cardinal MAURY.

Sur un album:

« Quand il s'agit d'âge avec les femmes, il ne faut jamais leur donner; il vaut mieux les laisser prendre. »



—On te conduira à une séance du Conseil de Ville de Montréal.  
—Mais, m'sieu, je n'ai rien fait de mal, pourquoi qu'on me punit ?

LA MODE PRATIQUE

MODES NOUVELLES

**Les enfants.**—Les costumes en jersey restent la chose pratique par excellence. Les culottes courtes de nos turbulents gamins s'usent moins vite qu'en serge ou autres tissus ; et les robes entières pour petites filles sont aussi coquettes et gracieuses qu'en étoffe. On en fait surtout avec corps unis sur jupe à lissée écossaise, avec col déliéré à grosses boules, tout à fait charmantes.

Le genre russe, et un peu aussi le breton, ont un certain succès.

Les manteaux pour très petits enfants ou fillettes sont à pli, façon dite *douillette*, et se font surtout en limousine. Les garçons aiment le pardessus à collet comme leurs papas.

Les demoiselles, par contre, demandent toutes la robe de dessous à tournure, afin d'imiter de leur mieux la maman.

Pour les bébés du premier âge, rien à signaler, sinon deux nouveautés à peine sorties des grandes spéculités et par conséquent non encore adoptées absolument : la *capeline-laitière* et les robes très riches pour baptême, par exemple, en gaze de soie garnie de dentelle, avec dessous de faille ou satin.

A ceux qui portent le bonnet, on fait le petit béguin à trois pièces, en soie ancienne, garni d'un tuyauté de valenciennne et d'un choux de rubans très étroit, à piquets.

Les tabliers sont très coquets en vichy, andrinople, à damiers, pékins, fantaisies, de formes plates ou à pois, à fronces, à pièce, larges derrière afin de ne pas serrer le juponnage.—Les garçonnetts s'en tiennent aux plis droits un peu larges.

Je n'ai pas besoin de rappeler que tout objet de toilette d'enfant doit être compris en vue de la croissance, et qu'on doit ménager les grands ourlets, les plis, les coutures en prévision des agrandissements.

La haute nouveauté pour berceaux est le bois laqué, ou vernis Martin ; on conserve ce cher souvenir dans la famille en le transformant en jardinière, en récipient pour cartons à dessins, albums, etc., etc.

Enfin, puisque ceci se rattache aux enfants, disons aux jeunes mères qu'elles n'ont pas besoin de quitter le corset pendant le temps qu'elles sont *ourrices*. Toutes les épouses de médecins allaient leur nouveau né sans rien perdre de leur tenue au moyen du gousset fendu qui se débouche et se referme à volonté.

COUSINE JEANNE

USAGES ET COUTUMES

ÉVÉNEMENTS DIVERS

Quand la mort frappe un adversaire politique, un ennemi, le bon goût commande qu'on se taise, si ce n'est qu'on s'incline devant son cercueil. Il est ignoble d'injurier un mort. A défaut de générosité, notre dignité personnelle exige le silence en face de la tombe ou-

verte ou, au moins, beaucoup de mesure et d'impartialité.

Lorsqu'un événement heureux,—promotion, avancement, distinction, etc.,—arrive à l'un de nos amis ou à une personne de notre cercle de connaissance, nous lui devons des félicitations, soit que nous lui écrivions, soit que nous allions, en personne, lui porter nos compliments.

C'est assez l'habitude de célébrer cet événement heureux par une fête. Dans ce cas, le favori de la fortune y convie toutes ses connaissances. Par exemple, comme dit la grammaire, lorsqu'un officier marié est promu à un grade supérieur, sa femme offre un dîner ou une soirée à tous leurs amis, et surtout aux officiers du régiment et à leurs femmes. Au cas où l'officier passerait dans un autre régiment, avec son nouveau grade, la soirée ou le dîner serait à deux fins, il servirait encore de fête d'adieu. A l'arrivée dans l'autre régiment, nouvelle réception d'avènement, celle-là, pour se mettre en rapport avec les officiers du nouveau corps et leurs familles.

Cet exemple est applicable dans toutes les circonstances analogues, qu'il s'agisse de magistrats, de fonctionnaires, etc.

Quant à l'officier non marié, il sait ce qu'il a à faire. C'est écrit au règlement des divers services, aussi n'avons nous pas à en parler. Un magistrat, un fonctionnaire célibataire offrira à dîner à ses collègues.

Un fonctionnaire, un officier, un magistrat mis à la retraite invitent à dîner, avant de quitter le service, ceux qui ont été placés sous leurs ordres, et leurs chefs si leur position ou l'autorité dont ils jouissent est de nature à leur permettre de prendre cette liberté.

Lors qu'on quitte une ville, on doit une visite à toutes les personnes avec lesquelles on a eu des relations même de pure convenance.

Quand le chef d'une manufacture, d'une maison de banque ou de commerce se marie ou marie l'un de ses enfants, il fait bien d'associer à sa joie tous ses employés, tous ses ouvriers. Les employés sont reçus à l'hôtel ; pour les ouvriers, à cause de leur nombre, on organise une fête particulière ; toutefois, le plus âgé d'entre eux, le plus ancien, les représente à la table des patrons, à une place honorable. On les appelle tous en un jour de funérailles, il ne faut pas les éloigner les jours de bonheur. Le marié et la mariée passent un instant dans la salle du banquet des ouvriers pour échanger un toast avec eux, en touchant leurs verres. Ces preuves de solidarité et d'estime gagnent le cœur du peuple.

ANN SEPH.

CHOSSES ET AUTRES

—Il existe au Wisconsin (E. U.), un nommé Abel Willard, âgé de 89 ans, qui a perdu toutes ses dents il y a bien des années. Mais ne voilà-t-il pas que de belles dents blanches commencent à lui sortir des gencives !

—C'est en français que le Pape répond à la plupart des déclarations et des adresses, et c'est en français notamment qu'il a prononcé sa belle allocution à l'ambassadeur de la reine d'Angleterre, comme c'est encore en français qu'il a répondu au comte de Brühl, ambassadeur extraordinaire de l'empereur d'Allemagne, chargé de lui apporter, avec une lettre autographe du souverain nomade, les félicitations et les vœux de toute la maison de Hohenzollern.

—Voulez-vous conserver votre vue ? ne lisez jamais au lit dans une position horizontale ; cela provoque une tension du nerf optique. Si vous avez l'habitude de lire le soir, du moins atténuez l'inconvénient par le traitement suivant : Baignez chaque soir vos yeux dans l'eau salée légèrement. Rien n'est plus fortifiant pour la vue ; ne forcez jamais vos yeux à travailler ou à lire à la lueur d'une lumière insuffisante ou trop éloignée ; alors, en prenant ces précautions vous pourrez lire, le soir, dans votre lit, LE MONDE ILLUSTRÉ.

—Le village de Jazine, dans la Haute-Loire, vient d'être le théâtre d'un drame épouvantable. Chez les époux X... on avait abattu un porc, et un petit enfant de quatre ans avait été témoin de cette opération. Les parents s'étaient éloignés et avaient laissé l'enfant seul avec sa petite sœur, âgée de neuf mois. Le petit garçon s'empara du couteau encore sanglant et, voulant sans doute répéter ce qu'il venait de voir faire, le plongea dans le cors de sa sœur. Les parents accoururent aux cris de la pauvre enfant. La mère, dans son trouble, repoussa si violemment le petit meurtrier, que celui-ci tomba et se frappa la tempe contre l'angle d'un meuble d'une façon si malheureuse qu'il succomba à son tour quelques instants après. On juge du désespoir de la famille.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désirent de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne se peut être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 au-dessus de toutes ses dépenses, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,  
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Montréal, 21 Avril 1888.

AVIS est par le présent donné, qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent, sur le capital versé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après VENDREDI, le PREMIER JUIN prochain.

Les livres seront fermés du 18 au 30 mai, les deux jours inclus.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au Bureau de la Banque MERCREDI, le VINGTIÈME jour de JUIN prochain, à UNE heure P.M.

Par ordre du Bureau.

(Signé) A. de MARTIGNY,  
Cassier.

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable à son bureau principal, en cette ville, le et après VENDREDI, le PREMIER jour de JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai.

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au même endroit, MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du bureau,

U. GARAND,  
Cassier.

Montréal, 24 avril 1888.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

ÉTABLIE EN 1852

LORGE & CIE



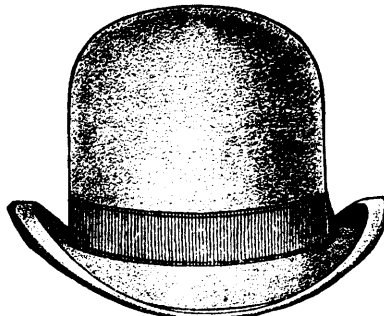
Assortiment extraordinaire de chapeaux chez

LORGE & CIE.,



Chapeaux en feutre dur et mou depuis 75c à \$3 chez

LORGE & CIE



On ne charge pas extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over chez

LORGE & CIE

21, RUE SAINT-LAURENT

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

NE BUVEZ PAS

Ce mauvais whiskey, cette mauvaise bière, faits avec presque tous les rebus de la terre, mais donnez une commande au

No 54, SQUARE VICTORIA.

par une quantité

D'Eau de la Source St-Léon

Commandes exécutées promptement. Prenez vos remèdes chez les meilleurs pharmaciens.

Prenez votre Eau Saint-Léon au bureau central, 54, square Victoria, Montréal.

A. POULIN,

GÉRANT.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 376.—RÉCRÉATIONS MATHÉMATIQUES

Un petit tour de société : Vous dites à une personne d'écrire un nombre de trois chiffres (vous tenant à l'écart et ne voyant pas ce qu'elle fait), puis d'écrire un second nombre obtenu en retournant les chiffres du premier, c'est-à-dire que le troisième devient le premier, le second reste à sa place et le premier devient le troisième ; cela fait, vous dites à la personne en question de retrancher le plus petit des deux nombres du plus grand et vous devinez le résultat de cette soustraction en vous faisant dire seulement le dernier chiffre.

Exemple : Nombre choisi..... 632  
Nombre retourné..... 236

Soustraction..... 396

On vous a dit "le dernier chiffre est un 6" et vous avez tout de suite deviné 396. Quel est le truc ?

No 377.—CHARADE

Peu supportable souffrance  
Dont plus d'un va, se plaignant,  
Tel est, par expérience,  
De mon Fr. m.ier, l: bilan.

Activement, dans l'espace,  
Mon Deux, faisant son parcours,  
De même qu'une ombre passe,  
Et nous entraîne en son cours.

Incontestable puissance,  
Mon En l: r, livre fameu-x,  
Regit, bien loin de la France,  
Adeptes, jeunes et vieux.

SOLUTIONS :

No 374.—Le mot est : Bouton.  
No 375.—Qui se rassemble s'assemble.

ONT DEVINÉ :

M. de R. Roy, Ottawa ; Mlle Sécesse, Lévis ; E. Loutin, Trois-Rivières ; Dr J. O. Lambert, St-Zéphirin ; L. U. Renaud, New York ; Ninette, St-Hyacinthe ; Sphinx, Valleyfield ; Mlle Almira Leboeuf, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Grand Slim, F. Dupuis, Éva et Albert Blonin, Montréal ; L. E. Lafleur, Lévis ; Mme Frédéric Juneau, Québec.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal



Chester's Cure!

Pour la Toux  
L'Asthme Bronchites Rhumes Catarrhe  
Enrouements Etc, etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédié aussi franco par la poste sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Laçauçhetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
petite boîte..... 50

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18-RUE SAINT-LAURENT-18  
MONTREAL

5362

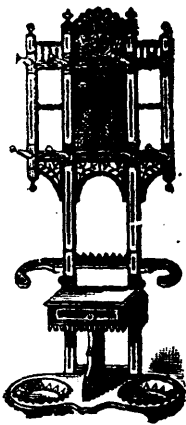


LE GRAND

Donneur de Forces.

LISEZ :

SIDEBORDS en bois franc pour.....	\$10.00
SIDEBORDS en vieux frêne pour.....	18.00
SIDEBORDS en cerisier pour.....	21.60
SIDEBORDS en noyer noir pour.....	24.30
SIDEBORDS en vieux chêne pour.....	29.70



N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

Wm. KING & CIE.,

NO 652 RUE CRAIG

Aux jeunes Mariés!

VENEZ ET



VOYEZ I

MES SPECIALTES CETTE SEMAINE SONT :

Mes jolis sets à diner de 103 à 116 morceaux

— ET —

Mes Sets de Chambre tous nouveaux de \$2.25 et \$2.50

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

L. DENEAU,

2023 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

Etablie en 1870. CASTOR FLUID



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :  
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Colles fortes.  
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY E. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent

HENRI JONAS & Cie  
10-RUE DE BRESOLES-10  
(BÂTIMENTS DES SCOPUS) MONTREAL

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 16 MAI PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,  
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL



Grande Excitation à Montréal!

Les guérisons nombreuses opérées par les remèdes sauvages de J. E. P. RACICOT, 1434 rue Notre-Dame, ont créé un bouleversement complet dans les affaires. Beaucoup de personnes qui étaient allées consulter les meilleurs médecins et qui en avaient été abandonnées par ce que leur maladie était réputée incurable, se sont vues comme miraculeusement guéries par l'usage des Remèdes Sauvages de M. Racicot. Parmi tous ces malades il y en avait qui étaient atteints de l'Asthme, des Bronchites, de la maladie du Foie, de la Dyspepsie, du Rhumatisme, du mal de matrice (beau mal), de la Maladie des Reins et enfin d'autres maladies secrètes les plus invétérées. Vous tous qui lisez ces lignes, si vous souffrez de ces maladies ou si vous connaissez quelqu'un de vos amis qui en soient affligés, dites leurs qu'à Montréal au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage, M. Racicot a des remèdes sauvages qui peuvent guérir toutes les maladies. Les malades résidant à Québec trouveront tous ces mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, St-Koch.

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 58 et 56, Park Place, New-York (E.-U.)



## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 mai 1888

## PAULINE

## DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

**L'**ENTRETIEN de madame d'Hérouville et de son mari fut interrompu par l'arrivée de la jeune fille qui, après avoir embrassé le marquis, se mit à pousser de véritables cris de désolation en voyant que Pauline était encore en robe de chambre. Tancredi eut quelque peine à calmer ce grand chagrin, moitié sérieux, moitié plaisant. Il y parvint néanmoins, tandis que la marquise appelait ses femmes et se hâtait d'achever sa toilette et d'attacher autour de son cou une rivière de brillants incomparables, provenant, comme les diamants de sa coiffure, de l'écrin de feu la marquise douairière.

—Enfin, s'écria Mathilde en frappant dans ses petites mains gantées et en fixant sur Pauline un regard rempli d'une admiration sincère, enfin la voilà prête, et comme elle est belle ! frère, regarde-la donc ! mon Dieu ! mon Dieu ! comme elle est belle ! En vérité, ce soir, je n'oserais pas me placer près d'elle. Je ne fais point de fausse modestie, je sais bien que je suis jolie, mais je sais aussi que j'aurai l'air d'une petite pensionnaire à côté d'une jeune reine.

L'enthousiasme de Mathilde pour la marquise était réellement exempt de toute exagération. Rien ne saurait donner une idée de la souveraine beauté de Pauline dans sa toilette d'une splendeur royale, sous les dentelles et sous les pierres qui chargeaient sa robe de moire blanche lamée d'or.

—Mon frère, reprit la jeune fille, réponds-moi donc ! N'est-ce pas qu'elle est belle comme une reine ? Voyons, qu'en penses-tu ?

—Petite sœur, répliqua Tancredi en souriant, je pense que si la reine ressemblait à Pauline, le roi de France serait bien heureux.

Madame d'Hérouville frappa sur un timbre et donna l'ordre de faire avancer le carrosse devant le péristyle de l'hôtel, puis elle voulut envelopper Mathilde de ses propres mains dans un manteau doublé d'hermine ; elle jeta sur ses épaules nues un manteau pareil, et prit le bras de son mari ; elle quitta son appartement suivie de Mathilde, qui par avance voyait resplendir les lustres et croyait entendre déjà les accords de l'orchestre. Au bout de moins d'un quart d'heure, la marquise, Mathilde et Tancredi faisaient leur entrée dans les salons de madame de Langeac, une des grandes dames les plus célèbres du faubourg Saint-Germain pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. La marquise de Langeac atteignait sa soixantième année. Elle avait été très belle, et, disait-on, quelque peu légère. Elle ne conservait de sa jeunesse évanouie qu'un esprit vif, mordant, redoutable ; on disait en 1775 : *l'esprit des Lan-*

*geac*, comme on a dit depuis : *l'esprit des Mortemart*. La marquise recevait tout le Paris aristocratique et donnait chaque hiver deux ou trois bals où la cour et la ville étaient invités. Ces bals, grâce à l'immense fortune et au bon goût de madame de Langeac, avaient une renommée universelle de magnificence, et nous devons dire qu'ils la méritaient.

L'hôtel Langeac, aujourd'hui disparu, était situé rue de Vaugirard. Les appartements de réception pouvaient contenir trois ou quatre mille personnes sans que la circulation y devint impossible et l'atmosphère irrespirable. Au moment où Tancredi, Pauline et Mathilde arrivaient, c'est-à-dire vers dix heures du soir, un grand nombre des invités n'avaient pas encore fait acte de présence ; les salons n'étaient point remplis, et par conséquent il était facile de s'y retrouver et de s'y rejoindre. Un jeune homme d'une grande beauté, d'une distinction irréprochable semblait attendre dans le premier salon. Il s'approcha de M. d'Hérouville et le salua respectueusement. Le marquis lui prit la main et la serra d'une façon tout affectueuse.

—Ma chère Pauline, fit-il ensuite, je te présente le comte Hector de Rieux, neveu du vicomte de Reilly, mon vieil ami, et je te demande pour lui

—Je vais donc entrer immédiatement en possession de mon privilège, mademoiselle, car voilà l'orchestre qui donne le signal.

En effet les hautbois, les violons, les petites flûtes, paisibles instruments des orchestres de nos pères, préludaient à l'un de ces airs doux, légers, sautillants, dont Jean-Jacques a laissé, dans le *Devin du village*, les plus parfaits modèles. Mathilde appuya sa petite main sur le poignet du comte de Rieux et les deux jeunes gens se dirigèrent vers les salons de danse. Tancredi se pencha vers sa femme et lui dit à demi-voix :

—N'est-ce pas que c'est un couple charmant ?

—Oui, charmant ! répondit Pauline, ils sont aussi beaux l'un que l'autre...

—Ainsi le comte de Rieux a l'honneur de te plaire ?...

—Infiniment, car son visage exprime la franchise et la loyauté, et son regard ferme et limpide me semble l'indice d'une belle âme.

—Tu m'enchantes, chère Pauline, en jugeant ce gentilhomme comme je le juge moi-même... Si les désirs du vicomte de Reilly se réalisent et si M. de Rieux devient le mari de Mathilde, il ne manquera rien à mon bonheur ?...

X



Dans une chasse au tigre il a failli vingt fois être dévoré.—(Page 116, col 1.)

Il était minuit. La fête arrivait à son apogée de splendeur et d'animation ; l'huissier, debout à la porte du premier salon, avait fait successivement retentir les noms les plus illustres. On aurait pu se croire au palais de Versailles, dans la galerie d'Apollon, un jour de présentation, tant affluaient les ducs et les pairs, les maréchaux de France et les grands de la couronne. Pauline avait l'esprit trop sérieux, elle s'absorbait trop complètement dans ses devoirs de mère de famille, elle avait d'ailleurs trop souffert, pour aimer beaucoup la danse. Elle ne se condamnait point à faire tapisserie cependant, lorsqu'elle était au bal, car il ne pouvait lui convenir d'afficher à son âge un rigorisme exagéré, mais ce qui, pour tant

d'autres, est un plaisir vif entre tous n'était pour elle qu'une fatigue. Hector de Rieux et deux ou trois des plus intimes amis du marquis d'Hérouville venaient d'être successivement ses cavaliers. Maintenant, après avoir satisfait aux exigences de sa position de femme jeune, et de jolie femme, elle se reposait avec bonheur, assise à côté de la maîtresse de la maison, la marquise de Langeac, qui lui témoignait une sympathie des plus vives et une affection toute maternelle. Madame de Langeac, nous l'avons dit, était infiniment spirituelle et sa conversation s'émaillait de souvenirs piquants et d'anecdotes bien racontées, aussi Pauline trouvait une véritable jouissance à causer avec elle ou à l'écouter causer. Tout à coup, et dans un moment où l'orchestre faisait silence, la voix retentissante de l'huissier domina le murmure des salons et fit entendre ce nom sonore :

—Monsieur le vicomte de Cavaroc.

Pauline tressaillit violemment... Le nom qui venait d'être prononcé se rattachait pour elle aux plus mauvais jours de sa vie et lui rappelait à l'improviste une époque douloureuse. Un certain vicomte de Cavaroc, elle ne pouvait l'oublier, avait été l'ami et le compagnon de Roland de Lascaars, pendant les quelques semaines, de funeste mémoire passées à Aix-la-Chapelle à l'hôtellerie du

toute la bienveillance qu'il mérite...

—Si madame la marquise daigne m'accorder cette bienveillance, répondit M. de Rieux, je m'efforcerai de m'en rendre digne.

—Elle vous est dès ce moment acquise, monsieur le comte, répliqua Pauline.

—Mon cher comte, reprit Tancredi en souriant, je vous prévins que ma sœur Mathilde aime passionnément la danse. Vous comprenez, je pense, quel devoir ceci vous impose.

—Je comprends à merveille que je serai le plus heureux des hommes si mademoiselle Mathilde consent à m'admettre, cette nuit, au nombre de ses danseurs, s'écria M. de Rieux.

—Je ne demande pas mieux, monsieur le comte, répondit vivement la jeune fille en ouvrant son calepin de bal, et je vais vous inscrire à l'instant même...

Tandis que Mathilde traçait sur le vélin quelques notes hiéroglyphiques indiquant les menuets et les gavottes dont elle disposait en faveur de M. de Rieux, ce dernier la regardait avec une ardente admiration qu'il ne songeait point à dissimuler.

—C'est écrit, monsieur, dit la jeune fille en relevant la tête, vous serez mon cavalier pour le prochain menuet.



*Faucon-Blanc.* Madame de Langeac avait un coup d'œil d'aigle auquel rien n'échappait. Elle remarqua l'émotion involontaire de la marquise d'Hérouville et trouva dans ce trouble matière à conjectures.

—Ma chère enfant, demanda-t-elle curieusement, est-ce que vous connaissez le vicomte ?

—Non, madame la marquise... répondit la jeune femme sans hésiter, et elle disait vrai.

—D'accord... mais il est au moins vraisemblable que vous avez entendu parler de lui...

—Je crois me souvenir qu'en effet son nom a été prononcé devant moi.

—Tout dernièrement ?

—Non, madame la marquise... il y a de cela plusieurs années.

—A Paris ?...

—Non... hors de France... j'ignore d'ailleurs s'il était question du même gentilhomme... Peut-être s'agissait-il d'un des parents.

—Le vicomte n'a pas de parents ; il est le dernier de sa race, répliqua la marquise, et je vous le donne pour l'un des personnages les plus extraordinaires que la terre ait jamais portés.

—Ah !... murmura Pauline.

—Oui... reprit madame de Langeac, le monde, en un siècle entier, ne produit pas deux hommes de caractère ! Je n'aime guère la solitude, je l'avoue, et l'ennui me paraît particulièrement redoutable entre toutes les misères humaines. Pour le combattre quand je suis seule (et cela ne m'arrive, hélas ! que trop souvent le matin), je recours à des moyens héroïques et je n'en ai pas trouvé de meilleur que la lecture des romans... Marmontel, le chevalier de Laclous, Crébillon fils, Louvet du Couvray me font tant de bien que mal passer une heure ou deux, et j'ai même parfois la faiblesse de prendre quelque plaisir aux imaginaires aventures de tous ces personnages qui n'ont jamais vécu...

Madame de Langeac s'interrompit.

—Mais, quel rapport ? demanda Pauline.

—Un peu de patience, ma chère enfant, reprit la marquise, nous y voilà, j'en veux arriver à conclure que jamais les folliculaires et les écrivains les mieux pourvus d'imagination n'ont rien inventé de pareil aux surprenantes aventures du vicomte de Cavaroc qui vient de se faire annoncer chez moi.

Madame d'Hérouville fit un geste de surprise.

—Cette affirmation vous semble audacieuse, continua la marquise en souriant, et néanmoins je soutiens qu'elle est entièrement conforme à la vérité... La vie de M. de Cavaroc est un roman comme n'en écrivent pas les auteurs. Nous avons passé, lui et moi, une longue soirée en tête-à-tête, il y de cela cinq ou six jours, sans crainte du *qu'en dira-t-on !* J'ai de sa propre bouche, entendu son odyssee ; il raconte à merveille, et me voici prête, pour peu que cela vous soit agréable, à répéter pour vous, en l'abrégéant toutefois, cet étonnant récit... Êtes-vous curieuse ma belle marquise ?

—Je suis fille d'Eve, répondit Pauline, et d'ailleurs, lorsque c'est vous qui racontez, madame, qui ne serait heureuse d'entendre ?

En réalité, la marquise d'Hérouville désirait vivement savoir si le vicomte de Cavaroc admis chez madame de Langeac, était bien le même homme dont Roland de Lascars avait été l'ami. Or, elle espérait que quelque lumière, jaillissant des paroles de la vieille dame, viendrait l'éclairer à ce sujet, et rien ne paraissait en effet plus vraisemblable. La marquise continua :

—Il faut vous dire, ma chère enfant, que M. de Cavaroc appartient à une très-antique et très-illustre famille de ma province, car il est mon compatriote, et que ses domaines et son vieux château, lorsqu'il les possédait encore, ne se trouvaient guère qu'à une dizaine de lieues de mes terres patrimoniales. Les Cavaroc ont été très riches autrefois, mais depuis deux ou trois générations ils sont à peu près ruinés... Le vicomte, dernier du nom, ne put supporter ni la pauvreté, ni l'obscurité... il lui fallait une grande existence, il avait besoin, comme les aigles, de regarder le soleil en face... Il vendit, pour quelques milliers de livres, les débris de ses domaines dispersés et les ruines de son manoir, ensuite, lésés d'un peu d'or, et croyant avec la naïveté de la jeunesse qu'un gentilhomme de son nom n'avait qu'à se

produire pour faire fortune, il vint à Paris où son argent et ses illusions se dissipèrent avec une égale promptitude.

.....  
Jusqu'ici, nos lecteurs le voient, le récit de la marquise était de tout point conforme à la narration que le véritable Cavaroc avait fait jadis au baron de Lascars.

La fiction allait commencer.

—A la place du vicomte, poursuivit madame de Langeac, combien de gentilshommes, se voyant sans ressources pour le présent et sans espérance pour l'avenir, auraient perdu la tête, et, sans souci de leur honneur, se seraient jetés dans une vie d'expédients ? M. de Cavaroc n'en fit rien. C'est une nature énergique, une âme du métal le plus pur et le mieux trempé. Il quitta la France, et comme il avait appris que, dans je ne sais plus quel pays du fond de l'Asie ou des Indes, deux sultans guerroyaient l'un contre l'autre, il s'embarqua résolument pour ces lointaines régions, et après une longue traversée, fertile en dangers de toutes sortes, il fit à l'un des deux sultans l'offre de son épée et son mérite, offre qui fut acceptée comme elle méritait de l'être... Il me serait impossible, ma chère enfant, à moins de vous garder auprès de moi pendant tout le reste de la nuit, ce que mes invités ne me pardonneraient point, il me serait impossible, dis-je, de vous raconter en détail les merveilleuses aventures du vicomte dans cet Orient quasi fantastique dont nous n'avons pas la moindre idée... Les contes des fées et des génies sont pâles auprès de tels récits... M. de Cavaroc a joué là-bas les rôles énoûis des chevaliers de la Table-Ronde dans les romans qui retracent les hauts faits d'*Amadis des Gaules* et de *Roland le Fureux*... il a combattu non-seulement des hommes, mais des monstres !... il a lutté contre des armées qui précédaient des troupes d'éléphants, de panthères et de léopards ! il connut l'amour des sultanes dans les mystérieuses profondeurs des harems les mieux défendus... il a conquis sur les champs de batailles, à la pointe de son épée victorieuse, le titre de généralissime, il a reçu pour sa récompense des titres, des honneurs, des monceaux d'or et de pierres précieuses. Le sultan, dont il avait soutenu et fait triompher la cause, voulait l'attacher indissolublement à sa personne, le nommer son premier ministre, lui donner sa fille en mariage, et même le déclarer l'héritier de son trône, mais le vicomte refusa tout cela... Son cœur n'oubliait point la patrie absente qu'il préférait aux prestigieuses délices de l'Orient... il abandonna sans un regret l'éblouissante destinée qui s'offrait à lui et il reprit le chemin de la France avec l'immense richesse glorieusement gagnée. Voici maintenant quels sont les projets de M. de Cavaroc... il se propose de racheter les terres qui constituaient jadis les domaines de ses ancêtres, de reconstruire avec une splendeur incomparable le château seigneurial, d'épouser ensuite quelque charmante fille de grande maison, de faire souche de Cavaroc et de rendre son éclat du temps passé à l'illustre race un instant déchue !... le vicomte est jeune encore, d'une taille majestueuse et d'une beauté remarquable, quoique un peu étrange... son visage aux traits bronzés, ses yeux étincelants, annoncent une âme de feu !... il adorera sa femme, j'en réponds, et ma vieille expérience me permet d'affirmer qu'il la rendra parfaitement heureuse ! Voilà ce que j'avais à vous raconter, ma belle marquise... ne trouvez-vous pas comme moi noble, touchante et merveilleuse l'existence de ce gentilhomme qui, possédant déjà la puissance, et pouvant aspirer au sce tre, dédaigne ce que tant d'autres envient, et se contente du bonheur ?

—Certes, madame la marquise, répondit Pauline, rien n'est plus admirable, en effet ;... mais êtes-vous parfaitement certaine que tous les faits racontés par M. de Cavaroc soient exacts ?

—Auriez-vous quelque raison pour douter de leur exactitude ?

—Aucune autre que le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin !*... La véracité des voyageurs est un peu suspecte, vous le savez, madame la marquise.

—Sans doute, sans doute, ma chère enfant... répondit vivement la vieille dame, en thèse générale vous avez raison, mais l'exception confirme la règle, et M. de Cavaroc est l'exception.

Non-seulement je crois à sa parole, mais encore j'affirme volontiers qu'au lieu d'exagérer ses mérites, il les amoindrit, car sa modestie est complète et lui fait regarder comme très naturelles les plus belles actions du monde.

Madame de Langeac aurait pu continuer longtemps sur ce ton, mais l'entretien fut interrompu par l'arrivée de Mathilde d'Hérouville que son danseur, M. de Rieux, ramenait auprès de Pauline. La jeune fille, animée par le plaisir du bal, était, cette nuit là, plus jolie encore que de coutume, les plus fraîches couleurs animaient son teint de lis et la joie éclatait dans ses regards.

—Ah ! mignonne, que vous êtes charmante ! s'écria la vieille marquise en embrassant Mathilde sur le front ; si j'étais un beau jeune homme, de grande fortune, savez-vous ce que je désirerais le plus au monde ?

—Quoi donc, madame la marquise ? demanda mademoiselle d'Hérouville en baissant les yeux.

—Ce serait, mignonne, de vous faire quitter votre nom, et de vous donner le mien en échange.

Mathilde devint très rouge et ne répondit pas. Le comte de Rieux soupira, et l'expression de son visage indiqua clairement qu'il partageait de la manière la plus absolue l'opinion de madame de Langeac.

La marquise de Langeac se pencha vers Pauline, et lui dit tout bas avec un sourire :

—Voyez donc, ma chère enfant, l'émotion du comte de Rieux. Ses yeux brillent comme des diamants noirs quand ils se fixent sur votre charmante Mathilde. N'y aurait-il pas sous roche quelque projet de mariage entre ces deux beaux jeunes gens ?

Cette question, faite à l'improviste avec une familiarité toute maternelle, embarrassa quelque peu Pauline, qui ne voulait ni mentir ni s'avancer trop.

—M. d'Hérouville pourrait seul vous répondre, madame la marquise, murmura-t-elle ; il s'agit de sa sœur.

—Je m'adresserai donc à lui-même, reprit la vieille dame, et si la pensée de cette union bien assortie ne s'est point encore présentée à son esprit, je tâcherai de la faire naître... Mais qu'avez-vous, chère marquise, ajouta madame de Langeac d'un air alarmé, vous changez de visage ! vous voilà toute pâle et vous semblez vous soutenir à peine !

Les brillantes couleurs du visage de Pauline venaient en effet de disparaître tout à coup. Ses joues et ses lèvres s'étaient décolorées, ses mains tremblaient, son corps chancelait, ses yeux agrandis exprimaient la surprise et l'épouvante.

—Au nom du ciel, continua madame de Langeac, dites-moi bien vite ce que vous avez. Il faut faire quelque chose, respirer des sels. Tenez, voici mon flacon, il ranimerait un mourant.

La jeune femme lutta contre elle-même avec un courage héroïque, et balbutia :

—Vous êtes mille fois bonne, madame la marquise, mais de grâce, ne vous inquiétez pas d'un malaise passager. Ce n'est rien, je vais déjà mieux.

—Bien vrai ?

—Je vous l'affirme...

—Cependant vous êtes pâle encore.

—La souffrance a été vive, mais voici qu'elle se dissipe tout à fait.

—Êtes-vous donc sujette à ces crises, ma chère enfant ?

—En aucune façon. Celle-ci est la première... Jamais rien de pareil ne m'était arrivé.

—Quelle peut en être la cause ?

—Je l'ignore.

—Le bruit et la chaleur, sans doute, continua la marquise. Voulez-vous quitter ce salon et venir vous reposer un peu dans mon appartement particulier ?

—Je vous rends mille grâces, mais c'est inutile, ma souffrance est presque passée.

—S'il en est ainsi, un verre de boisson glacée vous remettra complètement.

Madame de Langeac appela du geste un des valets qui faisaient circuler des plateaux chargés de rafraîchissements, et Pauline but quelques gorgées d'un sirop d'oranges frappé de glace. La marquise d'Hérouville, nos lecteurs l'ont deviné déjà, venait de déguiser la vérité en affirmant à madame de Langeac que cette crise soudaine et inexplicable n'avait point de cause appréciable.

La cause existait, réelle, terrible, effrayante, et la voici : Pauline avait entrevu tout à coup, au milieu d'un groupe, à quelques pas du fauteuil sur lequel elle était assise, un homme de haute taille dont les traits rappelaient d'une façon frappante le visage de son premier mari.

— Roland de Lascars n'est pas mort ! s'était-elle dit avec une immense terreur, c'est lui ! Je suis perdue !...

Heureusement pour la pauvre femme défaillante, la réflexion vint presque aussitôt, sinon la rassurer tout à fait, du moins lui rendre une sorte de doute, et par conséquent d'espoir. Le personnage qui venait d'attirer si fatalement son attention ressemblait en effet au baron de Lascars de la manière la plus inquiétante, mais les ressemblances inouïes, invraisemblables même à force d'être exactes, ne sont pas sans exemple. Pauline le savait bien ; d'ailleurs, l'inconnu était basané autant qu'un mulâtre, et ses cheveux noirs très ondulés, presque crépus, qu'il portait sans poudre, au mépris de la mode, se dressaient sur son front comme la crinière d'un lion d'ébène. Or, Roland de Lascars avait toujours eu le teint d'un Français et les cheveux lissés et brillants. En outre, Pauline se croyait matériellement certaine que son premier mari était mort, et enseveli sous les ruines de la glacière incendiée. Ceci nous explique comment il lui fut possible de reprendre rapidement son calme et son empire sur elle-même après la soudaine et foudroyante impression d'effroi dont nous connaissons les résultats. Madame d'Hérouville se dit tout ce qui précède en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire. Lorsqu'elle releva les yeux pour hasarder un nouveau regard vers le Sosie bronzé d'un fantôme, elle reçut en plein cœur une nouvelle commotion, presque aussi violente que la première. Le vivant portrait de Lascars était sorti de la foule ; il s'approchait d'elle lentement, mais sans lui accorder une attention particulière, sans paraître même remarquer sa présence. Pauline frissonnait de tous ses membres.

— Eh ! bonsoir, monsieur le vicomte, s'écria madame de Langeac en s'adressant à ce personnage, soyez le bienvenu mille fois !... Je parlais de vous à l'instant à ma charmante voisine, la marquise d'Hérouville, et je lui racontais, mais fort en abrégé, votre épopée chevaleresque. Elle désirait vivement vous connaître, et je vais vous présenter sans retard... Ma chère Pauline, ajouta la vieille marquise en s'adressant à la tremblante jeune femme, M. le vicomte de Cavaroc... un gentilhomme d'un autre âge... un héros des anciens temps.

Le prétendu Cavaroc, qui venait d'appuyer ses lèvres sur la main ridée que lui tendait madame de Langeac, s'inclina respectueusement devant Pauline en murmurant :

— Je n'aurais point osé solliciter l'honneur qui m'est fait, madame la marquise, mais il me remplit de joie et me comble de reconnaissance.

— Que Dieu ait pitié de moi ! pensa madame d'Hérouville, c'est la même voix comme c'est le même visage !...

Le nouveau venu sembla comprendre que la jeune femme ne désirait nullement entamer un entretien avec lui, il n'ajouta pas un seul mot à son adresse, puis, comme en ce moment les petites flûtes, les hautbois et les violons de l'orchestre entamaient la ritournelle d'un menuet, il salua Mathilde et lui dit :

— Daignerez-vous me faire la grâce, mademoiselle, de m'accepter pour cavalier ?

Pauline, ranimée soudain, eut la volonté ferme d'imposer un refus à sa belle-sœur ; elle ébaucha même un geste rapide, mais il était trop tard ; la jeune fille, trop curieuse de voir et d'entendre de près ce personnage que la marquise de Langeac venait de désigner comme un gentilhomme d'un autre âge, comme un héros des anciens temps, avait posé déjà sa main sur la main du vicomte de Cavaroc, et s'éloignait avec lui dans les salons.

— Eh bien, ma chère enfant, demanda la vieille dame à Pauline, comment le trouvez-vous, mon Amadis des Gaules, mon chevalier guerroyeur, mon pourfendeur de Turcs et de panthères, mon généralissime des armées du sultan ? Comment le trouvez-vous ?

— Je ne sais, balbutia madame d'Hérouville d'une voix presque éteinte, je ne l'ai pas regardé.

— Mais c'est presque du dédain cela, savez-vous ? répliqua la douairière, à moins, toutefois, ajouta-t-elle en souriant, que vous n'ayez la crainte de vous laisser surprendre par une admiration trop vive pour mon beau ténébreux. Ai-je deviné juste ? voyons...

Étonnée de ne point recevoir de réponse, la marquise de Langeac se tourna vers Pauline et s'aperçut qu'elle était redevenue plus pâle et plus défaillante que jamais.

— Eh quoi ! chère enfant, s'écria-t-elle, voilà votre vilaine crise revenue ! Ceci m'inquiète et me désole, en vérité, plus que je ne saurais le dire ! Comte de Rieux, je vous en prie, courez prévenir M. d'Hérouville.

Le jeune comte ne perdit pas une minute pour se mettre à la recherche du marquis, et ce ne fut point sans peine qu'il parvint à le rejoindre dans un lointain salon de jeu où Tancrede s'occupait à perdre galamment au pharaon quelques centaines de louis.

— Madame la marquise est souffrante, lui dit-il, hâtez-vous de la rejoindre.

En apprenant cette mauvaise nouvelle, Tancrede devint livide, son cœur cessa de battre ; il abandonna la salle de jeu, et s'élança au milieu de la foule, à la façon d'un sanglier qui traverse un épais fourré. Cette manière insolite de s'ouvrir un passage n'était assurément point de mise dans un salon aristocratique par excellence, aussi Tancrede, fendant les groupes comme un boulet de canon, aurait récolté, sans aucun doute, chemin faisant, vingt provocations immédiates et autant de duels pour le lendemain, si le comte de Rieux, qui marchait derrière le marquis et pour ainsi dire dans son sillage, n'avait eu soin de répéter à chaque pas :

— Madame la marquise d'Hérouville vient de se trouver mal !...

Personne, dans le monde patricien, n'ignorait l'amour profond et exclusif de Tancrede pour sa femme ; la raison sembla donc bonne et l'excuse parut valable. La marquise se trouvant mal, le marquis avait le droit incontestable de coudoyer et même de bousculer ses meilleurs amis, afin de la rejoindre au plus vite ! Lorsque Tancrede arriva dans le salon où se trouvait madame de Langeac et Pauline, la jeune femme allait beaucoup mieux, la seconde crise s'étant terminée presque aussi rapidement que la première ; cependant, son visage trahissait encore, par d'irréductibles stigmates, la douloureuse angoisse qu'elle venait de subir. Et elle tendit la main à Tancrede.

— Ce n'était rien, mon ami, lui dit-elle en souriant. M. le comte de Rieux, j'en suis sûre, aura sans le vouloir exagéré ma passagère faiblesse. Il t'a fait grand-peur, je le vois bien, car te voilà plus pâle et plus ému que moi !

— Pauline, demanda le marquis d'une voix tremblante, es-tu vraiment remise ? Ne parles-tu point ainsi pour me rassurer ?

Ce fut madame de Langeac qui répondit :

— Mon cher marquis, fit-elle, moi aussi, j'ai été très inquiète, puisque c'est sur ma demande que le comte de Rieux s'est mis à votre recherche. Mais maintenant tout va bien, je vous l'affirme, et notre belle Pauline reprendra dans un instant ses brillantes couleurs.

— Mais enfin, reprit Tancrede, que s'est-il passé ?

— Il ne s'est rien passé, mon ami, murmura la jeune femme, un malaise subit, inexplicable, tel que je n'en ai jamais ressenti, s'est à deux reprises emparé de moi, et, de même qu'il était venu sans cause, il a disparu sans laisser de traces.

— Est-ce bien vraie ?... demanda Tancrede avec insistance.

— Sans laisser d'autres traces, du moins, reprit Pauline, qu'un peu de faiblesse, pour laquelle il m'est besoin que d'un seul remède, le repos. Je désire donc retourner à l'hôtel aussitôt que Mathilde aura été ramenée près de moi par son danseur.

— Rien ne me semble plus sage et plus prudent, en effet, répondit le marquis, et je vais donner l'ordre à mes gens de faire avancer la voiture.

## XI

Tancrede venait à peine de quitter sa femme pour se diriger vers le vestibule où stationnaient les valets de pied, lorsque, du côté opposé, le prétendu vicomte de Cavaroc reparut, donnant le

bras à mademoiselle d'Hérouville. Le bizarre personnage dont la marquise de Langeac faisait un si grand cas semblait au mieux avec la jeune fille. Il lui parlait d'un air animé, et Mathilde l'écoutait le sourire sur les lèvres. Pauline le regarda cette fois avec une attention dévorante tandis qu'il s'avançait. Il lui parut plus grand que ne l'avait été le baron de Lascars... son teint basané, ses cheveux crépus achevèrent de lui persuader qu'elle venait d'être la dupe d'une erreur de son imagination, et que la ressemblance entre le vivant et le mort était vague et douteuse. Une fois cette conviction entrée dans son esprit, la marquise poussa un long soupir de soulagement et elle se dit :

— Décidément j'étais folle... ce n'est pas lui... ce ne peut pas être lui.

— Mademoiselle d'Hérouville me fera-t-elle l'honneur de danser un second menuet avec moi ? demanda le faux Cavaroc lorsque la jeune fille eut repris sa place entre Pauline et madame de Langeac.

— Volontiers, monsieur le vicomte... répondit Mathilde. le prochain menuet appartient à M. de Rieux, mais je puis vous promettre le suivant.

La marquise d'Hérouville intervint.

— Ma chère Mathilde, dit-elle, tu prends des engagements qu'il te sera impossible de tenir.

— Pourquoi donc ? demanda la jeune fille en accompagnant ses paroles d'une charmante petite moue.

— Nous quittons le bal.

— Déjà ! s'écria Mathilde avec un effroi sincère, mais il n'est pas l'heure de se retirer ! vois donc, ma sœur, on arrive encore.

— Aussi ne songerais-je point à interrompre tes plaisirs si la plus impérieuse nécessité ne m'y forçait... répliqua Pauline ; ne m'accuse pas d'égoïsme, chère enfant, mais nous partons parce que je suis souffrante.

Mathilde aimait tendrement sa belle sœur ; elle le prouva bien en cette occurrence, car elle ne songea plus à regretter le bal et la danse, et elle s'empressa de donner à Pauline les témoignages empreints d'un vif et sincère intérêt.

— Mademoiselle, reprit le prétendu Cavaroc, puisqu'il me faut aujourd'hui renoncer à l'accomplissement d'une promesse qui me comblait de joie, vous me permettrez du moins, je l'espère d'en réclamer l'exécution la première fois que j'aurai l'honneur de vous rencontrer dans le monde ?

— Sans aucun doute, monsieur, répondit Mathilde. Je vous dois un menuet et je payerai ma dette.

Le bizarre personnage s'inclina devant la jeune fille et devant mesdames de Langeac et d'Hérouville puis il se perdit dans la foule. Au bout de dix minutes, Tancrede reparut.

— Le carrosse est devant la porte de l'hôtel, dit-il, et ce n'a pas été chose facile de le faire avancer jusque-là, car la cour et la rue sont encombrées d'équipages d'une façon vraiment inimaginable ! les chevaux se cabrent, les cochers jurent, les valets crient ; les roues se heurtent, c'est un désordre et une confusion inouïs dont nous en sortirons pas sans peine.

Sous le vestibule, tandis que la marquise et Mathilde s'enveloppaient dans leurs pelisses, deux grands valets de pied, vêtus d'éclatantes livrées rouge, noir et or, drapaient sur les épaules du héros de madame de Langeac, un manteau d'une incomparable magnificence. Tancrede regarda avec quelque curiosité, mais sans étonnement, ce personnage basané, dont le visage et la livrée le frappaient. L'aventurier salua respectueusement les deux femmes et quitta le vestibule, suivis de ses laquais.

— Tu connais ce gentilhomme ? demanda Tancrede à Pauline.

— La marquise de Langeac me l'a présenté, répondit la jeune femme d'une voix un peu tremblante.

— Il se nomme ?

— Le vicomte de Cavaroc, je crois.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom ; M. de Cavaroc, j'imagine, est étranger ?

— Nullement, c'est un compatriote de madame de Langeac.

— Son teint bronzé lui donne l'air d'un Indien bien plus que d'un Français.

—Il arrive d'Orient, où il vient de passer plusieurs années et de faire une fortune immense... du moins la marquise l'affirme.

—Moi, dit Mathilde, j'ai dansé tout à l'heure avec M. de Cavaroc et j'ai pris le plaisir le plus vif à l'entendre causer, c'est un homme charmant ! il raconte les choses les plus extraordinaires, et les raconte si bien qu'on voudrait l'écouter tous les jours... il m'a fait le récit d'une chasse au tigre dans laquelle il a failli vingt fois être dévoré, je frémissais, je mourais de peur, c'était charmant.

Ce qui précède se disant dans le carrosse du marquis, tandis que le cocher prudent et habile trouvait moyen de tirer sa voiture et ses chevaux sains et saufs de l'inextricable pêle-mêle des équipages qui s'entre-choquaient.

—Et maintenant, petite sœur, reprit Tancredi lorsque le carrosse, enfin dégagé, marcha plus rapidement, apprends-nous ce que tu penses de ton premier danseur, le comte Hector de Rieux.

La lumière vive des lanternes éclairait suffisamment l'intérieur de la voiture pour permettre de distinguer une rougeur légère envahissant, comme un beau nuage pourpre, le charmant visage de Mathilde. Autant la jeune fille avait exprimé d'une façon nette et précise sa manière de voir à l'endroit du vicomte de Cavaroc, qu'elle s'était empressée de proclamer charmant, autant ce fut avec une timidité pudique, avec une naïve hésitation, qu'elle balbutia :

—M. de Rieux me semble un jeune homme aimable et bon, mais il m'est impossible d'avoir sur son compte une opinion bien nette après quelques minutes d'un entretien sans cesse interrompu par la musique et par la danse.

—Enfin, reprit Tancredi, il ne te déplaît pas ?

—Oh ! non... répondit vivement Mathilde.

Et elle ajouta, comme malgré elle et d'une voix très basse :

—Au contraire...

L'aveu était significatif. Le marquis en savait assez désormais pour être à peu près certain qu'aucun obstacle à ses projets d'alliance ne surgirait du côté de sa jeune sœur. Il n'insista point sur ce chapitre délicat et se contenta de prendre la main de sa femme et de la serrer doucement. La marquise lui fit et de la serrer doucement. La marquise lui fit et de la serrer doucement. La marquise lui fit et de la serrer doucement.

—Chère bien-aimée, lui demanda-t-il, te trouves-tu tout à fait remise ?

—Oui, tout à fait. Seulement, je me sens presque aussi faible que pendant les premiers jours de ma convalescence. J'aurais eu peine à arriver jusqu'ici, si ton bras ne m'avait soutenue.

—Une nuit de sommeil sera pour cette faible un souverain remède, ne le crois-tu pas ?

—Je l'espère.

—Je te quitte donc, chère Pauline, et je te souhaite un doux repos béni du ciel.

Aussitôt que la marquise se trouva seule, après avoir été déshabillée par ses femmes, elle se laissa tomber sur un fauteuil au lieu de se mettre au lit, elle cacha son visage dans ses mains et elle se mit à pleurer amèrement en balbutiant d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, que vous ai-je fait pour me frapper sans relâche et si cruellement ? quel crime ai-je commis qu'il faut que j'expié ?... n'aurai-je donc plus, en ce monde, un seul jour de calme et de paix ?

Le motif de cette crise de découragement et de désespoir est facile à deviner. Pauline, en présence du faux vicomte de Cavaroc, s'était fait violence pour accepter le doute comme une certitude. A vingt reprises, nous le savons, elle s'était répétée : "C'est impossible ! Lascars est mort, cet homme est un inconnu pour moi !" mais elle n'avait réussi que d'une façon très imparfaite à se persuader, et maintenant de nouvelles angoisses, de cuisantes tortures revenaient l'assaillir ! elle doutait de ses doutes ! la chaîne que par deux fois elle avait crue brisée, lui semblait plus intacte et plus lourde que jamais ! Enfin, elle se sentait perdue, car elle comprenait que son premier, son seul vrai maître, son tyran, son implacable et lâche ennemi, n'avait point cessé de vivre et ne lui laisserait ni paix ni trêve. Pauline pleura

longtemps en se tordant les mains, puis tout à coup, un brusque revirement se fit en elle ; ses larmes se séchèrent ; elle releva la tête et se dit :

—Chassons ces pensées qui me rendront folle ! à chaque jour suffit son mal ! Pourquoi m'épouvanter d'avance ? qu'ai-je à craindre de pire que la mort ? eh bien, je suis prête à mourir si Tancredi ne me pardonne point la tache involontaire que j'ai faite à son nom, s'il cesse de m'aimer, s'il me chasse ! mon Dieu, je m'abandonne à vous... Je ne lutterai plus contre mon sort, quel qu'il soit, faites de moi ce que vous voudrez.

Après ce cri suprême de douleur et de résignation, Pauline, brisée par la fatigue, vaincue par le sommeil, eut à peine la force de se traîner jusqu'à son lit, où elle s'endormit aussitôt d'un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort. Lorsqu'elle se réveilla, il faisait grand jour. Les flammes du foyer et les tièdes rayons d'un beau soleil d'hiver mettaient de vifs et joyeux reflets sur les dorures de meubles, sur l'émail des potiches du Japon, sur les bergers et les bergères des tapisseries copiées d'après Watteau et d'après Lancret. Le marquis d'Hérouville, assis au pied du lit, souriait à la jeune femme dont il attendait avec amour le premier regard. Tel fut le délicieux tableau qui s'offrit aux yeux à peine ouverts de Pauline.

—Dieu me protégera ! se dit-elle dans un élan de ferme confiance, il est impossible que tout cela me soit enlevé ! il est impossible qu'un bonheur si radieux cède la place au plus complet, au plus immérité des malheurs !...

—Chère bien-aimée, lui demanda Tancredi, une nuit de calme sommeil a-t-elle produit les heureux effets que nous en attendions tous deux ? —Neux espérance est même dépassée, mon ami... répondit Pauline avec conviction, je ne me suis jamais sentie plus forte et plus vaillante.

Le soir de ce même jour, Hector de Rieux vint dîner à l'hôtel d'Hérouville. Il y déploya tous les trésors de son exquise urbanité, de sa courtoisie chevaleresque, de son esprit à la fois naturel et brillant. Il voulut plaire et il y réussit : son triomphe fut complet et décisif, non-seulement auprès de Tancredi et de Pauline, mais encore auprès de Mathilde qui, pour la première fois, sentit s'éveiller au fond de son âme ingénue un sentiment timide et voilé qu'elle ne connaissait pas encore.

## XII

Aucune allusion immédiate ne fut faite par Tancredi ou par Pauline à l'union possible et probable d'Hector et de Mathilde, mais il devint pour eux hors de doute que cette union s'accomplirait, et qu'elle serait un mariage d'amour autant qu'un mariage de convenance. Quelques jours s'écoulèrent. Le marquis d'Hérouville avait autorisé les visites quotidiennes du comte de Rieux, admis désormais dans la maison, tacitement, sinon d'une manière officielle, comme le fiancé de la jeune fille. Ces visites avaient lieu le soir, d'après le désir de Pauline, qui se ménageait ainsi le meilleur de tous les prétextes pour ne plus conduire sa belle-sœur dans le monde ; elle ne se sentait point le courage d'affronter de nouveau la présence du vicomte de Cavaroc, vrai ou faux, et la seule pensée de la ressemblance de ce gentilhomme avec le baron de Lascars, en admettant même qu'il n'y eût véritablement en jeu toute fortune ressemblance, remplissait Pauline d'un trouble et d'une épouvante qu'elle ne pouvait combattre, et faisait circuler dans ses veines un frisson mortel. A mesure cependant que passaient les jours, la confiance de la jeune femme grandissait ; elle traitait presque de chimères ses récentes terreurs ; elle aurait volontiers raillé ses angoisses de la veille, et les nuages noirs qui voilaient l'avenir lui semblaient près de disparaître pour faire place à l'azur le plus immaculé. Par malheur, ce n'était qu'un beau rêve ! le réveil allait arriver, et, selon la menace de Lascars, ce réveil devait être terrible.

Un soir, minuit sonnait à la pendule du grand salon de l'hôtel d'Hérouville, Hector de Rieux venait de prendre congé en disant : "A demain," et Tancredi quittait sa femme et sa sœur à la porte de leurs appartements qui communiquaient l'un avec l'autre, nous le savons... La marquise voulut accompagner sa belle-sœur dans sa cham-

bre à coucher ; elle causa quelques minutes encore avec elle, l'embrassa tendrement, lui souhaita une heureuse nuit et rentra chez elle. Là, elle se remit aux mains de sa première femme de chambre, et tandis que cette adroite camériste déroulait et tâtait les masses opulentes de son admirable chevelure blond, ses yeux se fixèrent sur une enveloppe carrée, placée bien en évidence au milieu des objets de toute nature dont la toilette était encombrée, et portant pour suscription ces mots tracés d'une écriture évidemment contrefaite.

"Pour madame la marquise d'Hérouville."

"POUR ELLE SEULE."

La vue de cette enveloppe, dont rien n'indiquait cependant que le contenu ne fût point inoffensif, fit éprouver à Pauline un indéfinissable malaise.

—Qu'est-ce que cette lettre ? demanda-t-elle, et de qui vient-elle ?

—J'ignore de quelle lettre madame la marquise me fait l'honneur de me parler, répliqua la camériste de l'air et du ton le plus naturels.

Pauline désigna du doigt l'enveloppe.

—Ah ! par exemple, s'écria la femme de chambre, voilà qui me semble bien singulier ! J'affirme à madame la marquise que je n'avais rien vu.

—Cette lettre n'a donc pas été apportée par vous ?

—Non assurément, madame la marquise.

—Appelez Mariette.

Mariette était la seconde femme de chambre. De même que son chef d'emploi, elle prétendit ne rien savoir et se déclara tout à fait étrangère à l'introduction de la lettre suspecte dans la chambre à coucher.

—Avez-vous quitté ce soir mon appartement ? demanda Pauline aux deux caméristes.

—Pendant le souper, madame la marquise... répondit-elle, mais seulement pendant le souper.

—Quelqu'un des valets de l'hôtel est-il entré ici en votre présence ?

—Non, madame la marquise, nous n'avons vu personne.

—Il faut donc, si vous dites vrai, qu'on ait franchi le seuil de cette chambre tandis que vous étiez absentes ; faites en sorte que ceci ne se renouvelle pas et arrangez-vous de manière que l'une de vous soit toujours à son poste, je l'exige.

—Madame la marquise sera religieusement obéie.

—J'y compte.

La toilette de nuit de Pauline étant terminée, les femmes de chambre se retirèrent, et notre héroïne prit dans ses mains cette enveloppe qui la préoccupait, semble-t-il, outre mesure ; mais, hélas, l'un des pires malheurs attachés à certaines situations, pour des yeux craintifs, un aspect inquietant et sinistre.

—Qui peut m'écrire de cette façon mystérieuse, se demanda la marquise les yeux fixés sur l'écriture contrefaite ; quel nouveau malheur se cache sous cette frêle feuille de papier et va s'en échapper comme de la boîte de Pandore ?

Pauline retourna l'enveloppe. Un large cachet de cire rouge, sans chiffres et sans armoiries, en scellait le quadruple pli. Au moment de briser cette cire, la marquise hésita. Elle était debout devant le cheminée dans laquelle flamboyait un grand feu.

—Si je lançais, sans l'ouvrir, au sein de ce brasier, la lettre que voici ? je conjurerais le malheur qu'elle renferme sans doute, se dit-elle avec une sorte de confiance superstitieuse.

Sa main se rapprocha des flammes ; mais une nouvelle hésitation la saisit ; elle n'acheva point le geste commencé.

—Après tout, murmura-t-elle, je me trompe peut-être, peut-être faut-il que je sache. Allons ! du courage ! Je veux en avoir, j'en aurai !...

(A suivre)

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.